

PRÉJUGÉS ET RÉALITÉS DU COMBAT

Alexandre Svetchine

1907

SOMMAIRE

1. « Tu ne te feras pas d'idoles »
2. Raid
3. Préparation et décision
4. Combat rapproché
5. Alignement et tir
6. Échelle
7. Terrain
8. Tâche de l'artillerie
9. Supérieurs et subordonnés
10. Commandement
11. Offensive passive et défense active
12. Symptômes dangereux
13. Communication, cohérence et cohésion
14. En avant !
15. Sur place !
16. Positions prêtes et sur commande
17. Centralisation
18. Munitions
19. Mensonge

1. Tu ne te feras pas d'idoles

«Les propriétés des armes déterminent la composition des armées, le choix du plan de campagne, l'organisation des marches, le déploiement en position, au repos et en ordre de bataille, déterminent le plan et le profil des fortifications ; tout cela crée une différence toujours croissante entre le système de guerre des anciens et celui des temps modernes». Dans ces mots, Napoléon nous a laissé le conseil de concilier la pratique de l'art militaire avec l'amélioration constante des armes. Souvorov était également très attentif à l'amélioration des armes à feu. Lorsque, lors de la campagne d'Italie en 1799, il dut se confronter à l'artillerie française tirant des cartouches à double distance en raison de l'adoption de balles en fonte, il modifia immédiatement l'ordre de l'attaque de l'infanterie.

Les grands commandants, comme tous les praticiens réussis, étaient avant tout les enfants de leur époque. À l'époque de Napoléon, il était fatal d'imiter la technique de Frédéric le Grand ; et aujourd'hui, l'application des techniques de l'époque napoléonienne ne mènerait qu'à l'échec. Une action réussie doit avant tout être appropriée et opportune, et pour cela, elle doit être en accord avec la situation contemporaine.

Contrairement à l'éternelle immutabilité des principes fondamentaux de l'art militaire selon A. Svyetsov, sa technique change rapidement, en fonction des modifications dans la composition et le nombre des armées ainsi que de l'amélioration des moyens matériels de destruction, de déplacement et de transmission de l'information. Ce n'est qu'en connaissant la technique des actions tactiques modernes qu'il est possible, en pratique, de se guider par les principes de l'art militaire. Pour tirer parti des leçons des siècles passés, il faut avant tout maîtriser la mesure de la modernité. Les lois qui régissent la victoire et la défaite à la guerre sont les mêmes qu'il y a 3000 ans ; mais cela ne donne aucune raison d'ignorer l'expérience des dernières années. Même à l'âge de pierre, on vivait selon les mêmes lois physiques qu'aujourd'hui ; cependant, maintenant elles s'appliquent selon une méthode radicalement différente.

L'essence des phénomènes de bataille —victoires et défaites— est restée la même, mais le contenu de la bataille a changé. Il est impossible de rester dans les anciens modèles. Si nos concepts ne changent pas en fonction du progrès de l'art militaire, si nous nous arrêtons à un point de stagnation, alors, en nous inclinant devant des lois immuables, nous finirons par perdre de vue toute l'essence des phénomènes. Les idées profondes se transformeront en préjugés nuisibles ; nos symboles perdront leur contenu intérieur ; il ne restera qu'une apparence extérieure vide, une idole sans vie.

Les grands praticiens ont toujours impitoyablement détruit les symboles qui avaient perdu leur sens, survivant à eux-mêmes. Si les préjugés nous barrent la route vers la victoire et que nous ne pouvons pas les dépasser, alors nous ne connaissons que l'échec et la défaite.

2. Raid

Le travail du combat — la défaite de l'ennemi — est laissé au hasard, à cette « divinité des imbéciles ». L'offensive subit un échec. La défaite est attribuée soit à un manque de courage, soit au hasard ; on suppose très souvent que, pour gagner, il faut inventer une certaine forme particulière de formations de combat.

Au lieu de frapper l'ennemi, on effectue dans la zone qu'il bombarde certaines manœuvres déterminées. Le combat est considéré comme un exercice unilatéral. L'apparence, qui ne tient pas compte de la contre-action de l'ennemi, prend résolument le dessus. La position de l'ennemi, signalée en temps de paix par des drapeaux, est remplacée en temps de guerre par une ligne tirant des balles et des obus. Si les combattants ne sont pas capables de vaincre l'ennemi par des actions appropriées à la situation, et que ce dernier indique par le feu qu'il opposera une résistance tenace, on décide alors de réaliser devant lui un certain schéma de manœuvres. On manœuvre selon des modèles assimilés en pratique pendant la paix ; le tir de cartouches réelles au lieu de cartouches à blanc ne constitue qu'un détail négligeable. Lors de l'exécution des séquences du modèle, généraux et soldats s'exposent au risque et font parfois preuve d'un grand courage et d'un esprit de sacrifice.

On suppose que la victoire sera le résultat des manœuvres accomplies ; que la quadrille de combat exécutée, par sa nature même, conduira à ce que la résistance de l'ennemi s'effondre. L'attaque prend alors un caractère mystique ; les notions saines du combat sont remplacées par un certain fétichisme. La même méthode de combat est employée, en substance, que celle à laquelle les Hébreux ont eu recours avec succès à Jéricho — culte, musique, mouvement de procession — et les murs sont tombés.

« Aussi admirables que soient le courage dans telle ou telle de ses manifestations, une conclusion est parfaitement claire : depuis la bataille de Jéricho, aucune position fortifiée, défendue par de bonnes troupes, n'a pu être prise seulement par des démonstrations, si impressionnantes soient-elles. »

Un fantassin n'a qu'un seul moyen de frapper l'ennemi : l'utilisation correcte du fusil au combat. Le mouvement du fantassin n'est pas un objectif des opérations militaires, mais seulement un moyen de se rendre à un endroit favorable pour agir avec l'arme.

Il fut un temps où, même dans l'artillerie, on prêtait plus d'attention aux mouvements et aux manœuvres qu'au tir. La guerre a clairement montré que les artilleurs qui savent seulement sauter ne savent rien faire au combat. En réfléchissant à l'expérience de la guerre, nous arrivons à la conclusion que l'importance du mouvement de l'infanterie est quelque peu exagérée. La valeur au combat ne réside pas dans le simple mouvement, mais uniquement dans la position qu'il nous permet d'atteindre.

Cependant, le mouvement en avant, accompagné de diverses manœuvres, est souvent utilisé par l'infanterie au combat comme un moyen de lutte autonome. C'est une méthode naturelle d'avancée de l'infanterie, qui n'a pas confiance en son arme, qui n'est pas habile à la manier et qui ne comprend pas l'essence du combat offensif. Dans ces conditions, les fantassins agissent comme si ce n'étaient pas des fusils qu'ils tenaient entre leurs mains, mais des bâtons ou des crécelles ; l'attaque est menée ouvertement à de grandes distances, les soldats se rangent, s'alignent et avancent ; il n'est même pas question de l'application au terrain — le sens de cette méthode réside précisément dans l'impression morale qu'elle produit. La théorie de cette manière d'attaquer exige de marcher « la tête haute et le torse découvert ».

La formation de combat qui s'avance, telle une chasse à courre, cherche par son aspect menaçant et le bruit des tirs à effrayer l'ennemi, le faisant quitter son repaire choisi — une position. Le chasser, mais ne pas le toucher. Dans cette ligne de combat, on « s'arrête non pas pour tirer, mais on tire parce qu'on s'arrête ».

Dans de rares cas, lorsque la résistance est faible, cette méthode d'avancée peut conduire au succès. « L'élément de rapidité peut produire un effet démoralisant sur les troupes de second ordre, en particulier si elles ne comptent pas sur leur tir à courte distance ». Mais même de faibles succès se paient très cher — l'aspect redoutable du champ de bataille entraîne de grandes pertes.

Il faut se méfier de toutes les théories dont le but n'est pas d'infliger au adversaire une défaite réelle, mais seulement de l'effrayer par certains moyens.

La science militaire a fermement établi l'exigence de mener l'offensive non pas selon un modèle ou un schéma, mais en fonction de conditions particulières. « Ce ne sont pas des règles abstraitement établies qui doivent servir de fil directeur pour le comportement de l'offensive, mais toujours la conscience de ses propres forces et le degré de résistance ennemie. Une évaluation correcte des premières et la reconnaissance en temps utile de la seconde créent une proportion tactique, élèvent l'esprit de commandement et donnent à l'ensemble du travail tactique l'empreinte de la sécurité et de l'espoir d'un succès final rapide ».

En pratique, cela ne sera accompli que lorsque l'infanterie aura compris que, au combat, on agit avec le feu et la baïonnette, et non avec les pieds, ni avec telle ou telle formation de combat. Les jambes du soldat et les formations de combat ne sont pas des armes, mais seulement un moyen de permettre l'utilisation de l'arme.

«Tous les militaires parlent de l'impulsion, mais généralement ce ne sont que des phrases sans aucune idée, ou avec une idée obscure, ou fausse». La tâche consiste à resserrer un groupe de soldats en une masse si compacte qu'elle représente un poing, et à le projeter contre l'ennemi avec une telle vitesse que son impulsion physique le brise, ce qui ne semble pas possible. Utiliser la vitesse acquise par le déplacement de l'infanterie pour vaincre l'ennemi, produire un coup physique et renverser l'ennemi avec la poitrine—cela est impossible.

La charge — une arme de la cavalerie ; l'infanterie doit y renoncer. Il faut tracer une frontière nette entre les jambes du cheval, qui représentent véritablement l'arme du cavalier, et les jambes de l'infanterie, bonnes seulement pour se déplacer. L'infanterie ne doit pas oublier que même une bonne cavalerie sur le champ de bataille moderne ne peut presque rien faire ; et si elle considère ses jambes comme une arme et se fie à elles, elle se transforme en cavalier sur un cheval malheureux, qui ne peut en 5 minutes courir 1000 pas et est incapable de renverser quelqu'un ou de l'écraser.

L'infanterie ne peut pas compter sur le fait que l'action des autres branches de l'armée lui ouvrira sans obstacle la voie de la victoire, ni préparera le succès décisif. Une bonne infanterie compte principalement sur ses propres forces. Les échecs des attaques de l'infanterie en 1870-71, lors des guerres russo-turque, anglo-boer, et russo-japonaise s'expliquent principalement par le fait que l'infanterie offensive comptait sur le fait que tout avait déjà été préparé pour un mouvement sans obstacle vers l'attaque, et que d'autres avaient accompli pour elle le travail de combat nécessaire.

Les manœuvres en période de paix influencent considérablement la diffusion des idées erronées sur la méthode de combat. Lors des manœuvres, on n'utilise pas les armes — les balles ne volent pas, les baïonnettes ne piquent pas. Le sens du combat — l'utilisation des armes — passe au second plan lors des manœuvres. L'importance principale des manœuvres réside dans les préparatifs du combat : les déplacements, le choix de certaines formations. Seuls les pieds des soldats travaillent lors des manœuvres ; si l'on ne prête pas suffisamment attention au sens de la manœuvre, on en vient à considérer les pieds des soldats comme un moyen de combat autonome et décisif. En résumant et en schématisant les méthodes de leur utilisation, nous élaborons naturellement un modèle dépourvu de vie, car dans notre généralisation, l'essence du combat — l'utilisation des armes contre l'ennemi — sera ignorée.

Chaque fantassin, recevant l'ordre d'attaquer, se pose la question : que faire ? La réussite de l'offensive dépend de la réponse correcte à cette question. Si le fantassin n'est pas convaincu que le combat se réduit pour lui à une action habile avec son fusil, il ne tirera aucun profit ni de son excellent fusil, ni de sa préparation au tir, ni des notions standardisées concernant la position fondamentale de tir. Sa tâche se représentera à lui comme un simple mouvement en avant ; la

préparation au tir se transformera en une pause entre deux courses. Au lieu d'obtenir la supériorité de feu, il se contentera de suivre un des points du programme, en tirant un certain nombre de cartouches avant de courir plus loin. L'ordre de bataille se transformera en une sorte de rassemblement général « pacifique », car l'action de chasse est incontestablement l'incarnation du mouvement en avant en tant que moyen de combat. La conduite d'un combat d'attaque perdra toute planification ; l'infanterie agira indépendamment des conditions locales ; la forme de l'attaque sera la même, que ce soit sur une position fortement occupée et fortifiée, ou sur une petite partie de cavalerie. L'esprit du combat résidera non dans des actes réfléchis, mais dans l'exécution d'un modèle. L'élan offensif d'une telle infanterie sera brisé au moment où elle prendra conscience qu'elle se livre à une « tentative avec des moyens inadéquats ».

3. Préparation et décision

Aucun commandant dans le combat moderne ne peut affirmer catégoriquement que tout le travail préparatoire est exécuté sur la base de ses ordres, et que le rôle des troupes se résume uniquement à avancer pour percer les positions ennemies. Dans un combat sérieux, les actions des troupes ne se réduisent pas du tout à un mouvement rectiligne vers l'assaut selon un itinéraire précisément indiqué. L'action des troupes au combat peut sembler, en apparence, relativement simple, mais la simplicité des actions n'est pas synonyme d'action simple ; ou plus précisément, ce sont des méthodes opposées.

Chaque manifestation significative de notre activité dans le combat constitue en même temps une partie du résultat final, une partie de la décision, et la préparation pour le coup suivant. Vers la victoire mène un long escalier ; monter chaque marche constitue une part du succès final, et en même temps fournit une nouvelle position de départ pour des efforts ultérieurs.

Les troupes, au combat, plongent dans le chaos de l'incertitude et des aléas, dans la zone d'action de la volonté hostile de l'adversaire. Pendant toute la durée de l'engagement, les unités opérantes doivent étudier attentivement la disposition de l'ennemi, le surveiller ; elles doivent avoir le droit et la volonté d'agir en fonction de la situation, et disposer des moyens de la modifier à leur avantage.

On ne peut pas diviser le travail de combat en préparation consciente et exécution aveugle. Tout maître ajuste ses efforts aux résistances rencontrées lors du travail ; il ne peut se contenter de la tension d'un seul cerveau principal ; il faut que la main ait de la dextérité, que la main développe une sensibilité appropriée ; même les gants entravent le travail minutieux. La mise en place d'un ordre de combat ennemi sur le champ de bataille est plus complexe que toute habileté technique. Un travail aveugle ne vaut rien. Des exécutants inconscients dans une bataille moderne sont comme des musiciens sourds dans un orchestre.

Seule une liaison étroite et continue entre les efforts intellectuels et physiques rend le travail de l'armée fructueux. La séparation du combat en préparation et en décision (assaut) constitue une séparation du travail de la conscience des efforts physiques, ce qui prive les deux de toute valeur et conduit à un échec certain.

Chaque combattant, pendant toute la durée des opérations militaires, doit travailler non pas à la hâte, mais consciemment, en ayant constamment devant lui le but de ses efforts et en agissant méthodiquement dans cette direction. Dans ses actions, la préparation et la décision doivent se fondre en un effort commun visant à remporter la victoire.

Au combat, il n'existe qu'une seule méthode d'action : submerger l'adversaire. La division des actions militaires en préparation et en décision ne correspond pas à la réalité, et est donc à la fois arbitraire et dangereuse. La théorie n'a pas le droit d'établir des catégories d'actions décisives, car il ne doit exister aucune action indéfinie. Le combat, dès le début, doit être mené de manière aussi décisive que possible et inclure jusqu'à la fin des éléments de préparation. La décision du combat se situe déjà dans son engagement, mais même lors de la poursuite d'un ennemi en fuite, il faut accorder une grande importance aux actions préparatoires.

Un des préjugés les plus grossiers réside dans l'idée que seule la soi-disant tactique de choc correspond à un mode d'action décisif. Si nous voyons dans le feu exclusivement une préparation à l'offensive, le combat commencera naturellement par un bombardement des positions ennemies, un bombardement encore plus stérile que celui de l'artillerie. Ce sera un commencement mou et craintif, car nous accordons au tir une importance secondaire, et la décision — la poussée offensive — est reportée à la fin. La tactique de choc donne à la défense un gain de temps, la possibilité de corriger et de renforcer la disposition, de se préparer à l'assaut décisif ; l'art d'un combattant individuel, sa supériorité dans la préparation solitaire, reste inutilisé ; la première place est occupée

par la volonté d'écraser l'adversaire par le nombre ; cette façon d'agir indique l'absence de sentiment de supériorité sur l'ennemi, le manque de confiance, l'absence d'un véritable esprit offensif.

Pour réussir une offensive décisive, il est nécessaire d'adopter l'approche la plus énergique possible dès le départ. Les actions doivent être menées dès le début avec autant de détermination que possible dans les conditions données, avec l'énergie et l'esprit de l'attaquant.

La concentration extrême des forces de l'attaquant dès le début, le déclenchement énergétique du feu à partir des distances les plus décisives constituent la caractéristique distinctive de la tactique de feu. Seule la tactique de feu correspond au développement actif et décisif des opérations.

Le tir mutuel en chaîne lors du rapprochement à la distance maximale autorisée par la situation n'est en aucun cas préparatoire, mais contient des éléments de décision, car il détruit l'un des adversaires, comme la section de tir. L'attaque après avoir atteint un avantage décisif au feu se réduit à transpercer les combattants ennemis survivants cachés dans les fosses et à s'installer sur leurs cadavres.

Il n'y a pas lieu d'examiner maintenant les armes à feu et les armes blanches comme des éléments opposés par leurs propriétés. La méthode de leur utilisation ne présente pas de différence fondamentale. Il faut frapper l'ennemi à la fois par balle et par baïonnette à partir des mêmes formations éparses et ouvertes. La supériorité du meilleur soldat dans la préparation individuelle se manifeste à toutes les distances ; à mesure que l'on se rapproche de l'ennemi, elle devient plus sensible. L'action de la baïonnette ne nécessite pas une détermination plus totale que le combat au feu à courte distance. L'utilisation de la baïonnette en journée constitue un cas particulier lorsqu'il s'agit d'achever un ennemi affaibli par le feu. Le combat à la baïonnette représente alors une continuation directe du combat au feu, un certain complément de celui-ci.

L'attaque à la baïonnette devient nécessaire dans les cas où le défenseur est resté sur sa position jusqu'à l'arrivée de l'assaillant, lorsque la distance entre les belligérants est réduite à deux ou trois pas. Mais même à cette distance, il est encore possible de tirer. Lors de l'affrontement nocturne du 22 juin 1904 près du village de Makumönza, les Japonais, pris par surprise, n'ont pas eu le temps de fixer leurs baïonnettes ; pendant la mêlée, ils ont réussi à former une sorte de carré et à se replier en tirant derrière eux.

Le combat à la baïonnette actuel s'explique par la présence d'abris suffisamment précis pour le défenseur. Dans un combat en champ ouvert, sans aucune fortification, le combat à la baïonnette serait un phénomène totalement exceptionnel — le tir de fusil à courte distance sur une infanterie non retranchée a une importance décisive — soit l'attaquant n'avancera pas, soit le défenseur sera anéanti.

La présence de tranchées chez le défenseur modifie la situation. Un feu puissant de l'attaquant — fusil et shrapnel — peut forcer le défenseur à renoncer à considérer la tranchée comme une position de tir. Le feu de l'attaquant obligera les tireurs dans la tranchée à se protéger complètement ; la tranchée se transformera en simple abri ; le défenseur préservera sa vie, mais, en tant que tireur, il sera éliminé. L'attaquant aura la possibilité de s'approcher de la tranchée avec peu de pertes et devra le faire pour mettre fin à l'affrontement. Le feu est impuissant contre ceux qui se cachent profondément dans le sol, et c'est pourquoi la présence de tranchées et d'abris en général augmente considérablement le nombre de situations où le corps à corps avec la baïonnette peut se produire.

Il est indéniable que, en présence de tranchées, le feu de l'attaquant, atteignant une certaine intensité, oblige une partie des fusiliers à se cacher. Ainsi, par exemple, le 17 août 1904, sur la position de Tsofantun, il y eut un regroupement des unités suite au soutien apporté par les forces de la 6e division de fusiliers de l'armée de Mandchourie par des unités de la 3e division de fusiliers de la même armée et les réserves. Pendant la période critique du combat, les Japonais commençaient déjà à obtenir une supériorité de feu sur certains secteurs. Lors d'une inspection par le général-major Danilov des tireurs d'élite, certains commandants de peloton et d'unités se sont plaints auprès de lui de soldats qui refusaient de tirer et se cachaient dans les tranchées. Si nous avions complètement perdu la discipline du tir, il est certain que les Japonais auraient envahi la position et auraient terminé le combat par un corps à corps à la baïonnette. Mais grâce à l'effort collectif des supérieurs

— généraux, officiers et sous-officiers — il a été possible d'établir calme et ordre dans nos lignes de fusiliers. Non seulement nous avons arrêté les Japonais, mais le 18 août, nous avons acquis la supériorité de feu sur eux, qui, cependant, est restée inutilisée.

L'étude des combats les plus récents ne permet pas de supposer qu'il soit possible, par le seul feu, de contraindre l'ennemi à quitter une position, puis de la prendre sans aucun effort. Mais dans le cours général d'un combat journalier, les engagements à la baïonnette n'ont pas une importance primordiale, mais plutôt celle de détails ; le combat à la baïonnette ne constitue pas la résolution des épisodes de combat, mais seulement leur achèvement, en tant que point clé.

4. Combat rapproché

La confusion des notions sur le combat est souvent renforcée par le fait que, en opposant la balle et la baïonnette, on entend non pas tant l'action des armes à feu et des armes blanches, mais plutôt deux périodes du combat — à longue et à courte distance. En disant que seule la baïonnette est une arme décisive, on veut en réalité dire que le combat ne peut être résolu qu'à courte distance, que la victoire ne peut être obtenue que par l'effort de placer le combat rapproché avec l'adversaire dans des conditions décisives. La baïonnette n'est pas tant une arme perçante qu'un symbole de rapprochement, un symbole d'une action résolue.

Ces notions ne correspondent plus à la pratique moderne. La baïonnette n'est plus adaptée pour servir de symbole au combat rapproché. Parfois, un engagement de tir se décide à une distance minimale sans l'intervention de la baïonnette. Par exemple, ce fut le cas lors de l'affrontement des Japonais avec le 3e bataillon du 23e régiment d'infanterie tôt le matin du 17 août 1904, qui se termina rapidement par l'anéantissement presque complet de notre bataillon. Bien que le combat se soit déroulé à seulement quelques dizaines de pas, il n'y eut pas de combat à la baïonnette.

La victoire consiste à atteindre une supériorité manifeste dans l'action des armes. L'avancée de l'infanterie est la tendance naturelle du côté qui ressent sa supériorité à se rapprocher de l'ennemi afin de placer le combat dans des conditions plus décisives ; l'avancée consiste à se rapprocher de l'ennemi pour le vaincre dans un combat individuel, pour le surpasser par une action plus habile des armes.

Dans les conditions modernes, il est fatal de penser que seule la baïonnette est un moyen de neutraliser l'ennemi à courte distance. « N'oublie pas que ton fusil n'est pas seulement une excellente arme de tir à longue portée, mais aussi une arme redoutable pour le combat rapproché », dit le mémo de l'infanterie allemande.

Les bonnes troupes doivent être instruites à penser à l'importance du feu rapproché. Il est regrettable que l'infanterie ait absolument besoin de lignes de barrières artificielles pour développer le tir rapproché ; cela signifie que les fantassins craignent tellement l'assaut de l'ennemi qu'il leur faut une protection spéciale — des fils barbelés — pour se sentir en sécurité pendant le tir.

Un exemple brillant de l'utilisation du feu à courte portée peut être illustré par les actions de la compagnie du capitaine Volkoboy du 21e régiment d'infanterie de Sibérie orientale lors de la bataille du 18 juillet 1904 à Tkhavuan. La compagnie était arrivée pour compléter le 3e bataillon du 21e régiment des forces du district militaire de Kiev ; il n'y avait pas de réserves dans la compagnie. La compagnie occupait l'extrémité du flanc droit de la position de la 6e division d'infanterie de Sibérie orientale. Devant l'élévation occupée par la compagnie s'étendait un ravin de 150 à 300 pas de largeur ; derrière celui-ci s'élevait une crête d'environ la même dimension que celle que nous occupions. La portée de tir de la compagnie était de seulement 150 à 300 pas, mais cela empêchait les Japonais de préparer une attaque d'artillerie. Le flanc ouvert de la compagnie était sécurisé par le soutien du 22e régiment d'infanterie de Sibérie orientale et par le feu de la position principale d'artillerie.

À l'aube du 18 juillet, onze bataillons de la division de la garde commencèrent l'attaque. Le centre de la division fut retenu par un secteur défendu par le capitaine Volkoboy. Vers midi, la division de la garde occupa une position en forme de demi-lune, enveloppant largement ce secteur. Les renforts ultérieurs ne réussirent pas à avancer davantage. Hamilton, que l'on ne peut soupçonner de déformer les faits en notre faveur, remarque : « Le 21e régiment de fusiliers de l'Est de Sibérie est l'un des rares régiments à bien tirer... Se montrer depuis le dos de la crête d'une hauteur plus d'une seconde signifiait la mort certaine... Les Japonais, avec leur feu faible, auraient reconnu que tout leur ardeur pour l'attaque s'était naturellement refroidie ».

À trois heures de l'après-midi, le général Hasegawa, commandant de la division de la garde, envoya sa réserve divisionnaire — un bataillon — sur ce secteur et ordonna de prendre possession

de notre hauteur. Mais les Japonais étaient tellement démoralisés par des tentatives infructueuses précédentes et par notre supériorité continue de trois heures au feu, qu'« il était tout à fait naturel que l'ordre n'ait eu aucune conséquence ». La garde japonaise resta sur place. « Maintenant, l'échec de la garde était complet. Ils avaient engagé toutes leurs réserves et si la bataille s'était déroulée uniquement entre eux, je suis convaincu que la situation des Japonais serait devenue de plus en plus mauvaise... Cette bataille causa à l'état-major japonais beaucoup plus de soucis que le passage de la Yalu ».

Cet épisode montre l'énorme importance du feu rapproché d'une unité entraînée et disciplinée, dirigée par des officiers dignes. Seuls de bons tireurs et de bons soldats peuvent compter sur le feu rapproché ; une foule non entraînée n'y est pas adaptée. Il faut se rappeler l'enseignement verbal de Souvorov aux soldats sur le savoir dont ils ont besoin : « L'apprentissage est lumière, l'ignorance est ténèbres ; le maître craint le métier ; et le paysan ne sait pas comment manier la faucille, le blé ne pousse pas. À l'homme instruit on en donne trois des non instruits. Pour nous, trois ne suffisent pas : donnez-nous six, donnez-nous dix pour un ! ... Voilà, camarades, l'entraînement militaire ; messieurs les officiers, quel enthousiasme ! »

À la base du combat moderne de l'infanterie doit se trouver l'art du fantassin dans la maîtrise du fusil et la confiance en celui-ci. Le fantassin doit être profondément convaincu qu'il saura abattre tous les ennemis, peu importe combien se jetteront sur lui. Pour utiliser correctement l'art du tir, le tireur doit y croire. Il faut être conscient de sa propre puissance afin d'agir de manière raisonnable dans les conditions de combat.

Sans aucun doute, notre infanterie ne valorise pas suffisamment la puissance de son feu, et c'est pourquoi elle craint trop l'arme froide de l'ennemi ; l'infanterie voit le moyen de repousser l'assaut de l'ennemi non pas dans un feu précis et meurtrier, mais dans les baïonnettes constamment serrées.

L'éclat des baïonnettes trahit l'emplacement des tireurs. Les baïonnettes augmentent le poids du fusil, gênent le tireur lors de l'ouverture du feu ; le surpoids du fusil affecte indubitablement la précision du tir lorsque le combat se prolonge pendant de nombreuses heures et qu'il faut tirer des centaines de cartouches. En combat, les baïonnettes rapprochées constituent un phénomène peu souhaitable.

Les baïonnettes fixées n'ont pas d'importance décisive même en cas de rencontre soudaine avec l'ennemi, ce qu'il est possible d'admettre en plein jour seulement pour de très petites unités. Il est possible de tirer même à bout portant. On peut l'indiquer, mais seulement comme une exception, même lors d'un mouvement pour une attaque de nuit sans baïonnettes fixées. La brigade de la 2^e division, la meilleure de l'armée japonaise, avançait dans la nuit du 13 août 1904 sur le front du 10^e corps sans baïonnettes fixées, afin que leur éclat à la lumière de la lune ne dévoile pas le mouvement. Les baïonnettes ont été fixées à l'approche de la ligne de notre garde.

Il serait erroné de supposer que la baïonnette fixée sur le fusil incite à se jeter poitrine contre poitrine contre l'ennemi. Au contraire, la baïonnette fixée sur le fusil indique la crainte d'une frappe soudaine de l'adversaire ; si c'est nous qui envisageons de porter le coup, nous aurons quelques secondes pour fixer la baïonnette.

Les baïonnettes constamment fixées montrent une méfiance envers les armes à feu, une anticipation de défaillance lors du tir, la crainte que le soldat ne sache pas tirer correctement, devienne stupide, et ne soit utile qu'au maniement de la massue. Cette mesure peut être nécessaire pour des troupes très médiocres.

Il faut élever chez l'infanterie le respect pour son feu, il faut inculquer au fantassin que tant qu'il conserve ses cartouches, il est invincible : on peut le tuer, mais le renverser, le jeter à terre, l'écraser — jamais.

La première étape sur le chemin de l'abandon des méthodes de combat obsolètes sera de renoncer aux baïonnettes constamment fixées. L'infanterie doit se sentir pleinement armée même sans la baïonnette sur le fusil. Les traditions ne peuvent pas guider l'armement et l'entraînement tactique. Les traditions doivent résider dans le cœur des combattants, et non dans des techniques dépassées — des vestiges du passé. La tradition exprimée extérieurement n'est qu'un modèle sans

vie, un préjugé. Plus une armée est libérée de telles traditions, plus elle se sentira à l'aise dans l'atmosphère pleinement aléatoire du combat. Nous nous souvenons de l'exclamation joyeuse de nos détracteurs : « ... l'armée, à mesure de sa croissance et de l'augmentation de son orgueil, devient de plus en plus immobile dans son conservatisme, au point qu'à la fin elle n'est plus en mesure (comme organisme) d'accueillir l'expérience des autres ». Il faut se débarrasser des préjugés ; le simple bruit des armes ne suffit que dans la lutte contre un adversaire faible. Dans un combat sérieux, l'utilisation des armes doit être considérée comme un fait réel.

Il n'est pas difficile de parvenir à la conclusion de l'importance primordiale de l'action des armes. L'arme de l'infanterie est le fusil ; le moyen de vaincre l'ennemi réside dans l'utilisation habile des fusils de nos fantassins.

Avant tout, l'infanterie doit être un bon tireur. L'importance de la préparation au tir a été reconnue il y a déjà de nombreuses années, lors de la campagne de Sébastopol. Pendant la guerre danoise, lors de la bataille de Lundby le 3 juillet 1864, 120 tireurs prussiens ont affronté 180 Danois. En laissant les Danois approcher à 250 pas, les Prussiens ont ouvert le feu ; en 20 minutes de combat aux armes à feu, les Danois ont perdu 3 officiers et 88 soldats de rang inférieur, tandis que les Prussiens n'ont perdu que 3 hommes.

Dans la bataille, les troupes sont guidées par les idéaux de combat qui sont enracinés dans l'histoire de leur armée, son éducation civile et son entraînement. Les règlements influencent la méthode de combat seulement dans la mesure où ils correspondent à l'esprit de l'armée ou ont contribué à sa transformation. Il est incontestable que la meilleure partie des officiers et des soldats cherche dans le combat à accomplir des actions les plus correctes possible, comme un idéal. Les bandits chinois considèrent comme l'utilisation uniquement appropriée des armes à feu : au lieu de dire « il est courageux », ils disent « il tire bien ». C'est, bien sûr, une passion indésirable. Mais jusqu'à présent, subsiste également la vision chevaleresque opposée de l'action avec des armes blanches, considérée comme la seule manière honorable d'infliger des pertes à l'ennemi. Les leçons de l'histoire militaire sont stériles si elles sont ignorées ; Napoléon remarque que déjà « les Romains subissaient constamment des défaites contre les Parthes, parce que tous les Parthes étaient armés des meilleures armes de jet, contrairement à l'armée romaine faiblement équipée » ; et chez nous, on admirait encore récemment les récits sur « les attaques sans coup de feu ».

Si dans l'armée on ne respecte que l'action à l'arme blanche, les meilleures unités seront détruites dans des tentatives vaines de frapper l'ennemi. Mais si l'on parle de l'action à l'arme blanche dans l'armée de manière hypocrite, sans sincérité, elle cause encore plus de mal—elle n'enseigne que la peur des baïonnettes et des lames ennemies, le sentiment le plus néfaste pour un soldat.

La persévérance dans le combat à la baïonnette témoigne certainement du courage de la troupe ; mais le désir exclusif de l'utiliser en plein jour montre que le combat à feu est ignoré. L'affrontement à la baïonnette de jour indique moins le courage des participants que l'échec de la défense au combat à feu, la victoire de l'attaquant ayant écrasé le feu de la défense. Les actions à la baïonnette en combat de jour ne doivent pas constituer un objectif, mais seulement un épisode final d'une offensive habilement menée.

Pour vaincre, il faut frapper l'ennemi, il faut surpasser son habileté dans le maniement des armes, il faut obtenir le dessus dans le feu sur lui ; un avantage dans le feu par hasard, tout seul, ne se retrouvera pas de notre côté ; pour l'atteindre, il faut s'y efforcer. L'infanterie doit être préparée au travail qui l'attend au combat.

5. Alignement et tir

Il est très important de savoir concentrer le feu au combat. Déplacer le feu et le concentrer sur les cibles les plus importantes est sans aucun doute extrêmement difficile. Les théories qui ignorent l'idée de Souvorov de surmonter tous les obstacles, exprimée dans la règle : fais à la guerre ce que les autres considèrent impossible, s'accordent avec ce fait, nient le feu de fusil direct et reconnaissent le combat d'infanterie uniquement comme un affrontement parallèle. Ce n'est pas le cas ; pour réussir au combat, il faut qu'il y ait, dans les lignes de tirailleurs, une volonté de concentrer les forces.

Dans les combats de l'époque irrévocablement révolue, l'effort général vigoureux se manifestait par la simultanéité de l'assaut sur la position ennemie ; les attaquants se mettaient en ligne pour produire une poussée commune et coordonnée contre l'ennemi. Les formations serrées, le mouvement au pas, la musique — tout cela servait à unifier le mouvement d'attaque ; l'unité des actions se manifestait par la simultanéité des mouvements.

Dans le combat moderne, l'élan général pour vaincre l'adversaire ne peut pas se manifester ainsi ; la concentration des efforts doit s'exprimer non pas par l'unité de la marche, mais par une action concentrée du feu.

Dans le combat actuel, l'élément décisif est le tir à la carabine, et l'union des forces vers un objectif commun doit se manifester non pas par un mouvement synchronisé, mais par la coordination des actions du feu de la carabine. Le soutien octroyé par le feu de la carabine est souvent bien plus important qu'une attaque parallèle.

Les troupes entraînées doivent renoncer à la méthode d'action collective fondée sur le principe — au courage et à la mort. Au lieu de se précipiter dans une attaque dans des conditions parfois totalement impossibles pour maintenir le rythme, il faut savoir aider son voisin ; le caractère méthodique de la conduite des combats se manifestera précisément dans le fait que l'attaque sera menée sur un terrain plus favorable, recevant un soutien de toutes parts — non pas moral par un mouvement parallèle, mais réel — par la direction du feu. La capacité d'agir de manière précise, sans se conformer à la ligne générale, mais conformément au plan déterminé par le combat, doit constituer la caractéristique distinctive des troupes régulières.

Les positions de la défense et de l'attaque, lors de leur application au terrain, ne présentent ni lignes droites ni lignes parallèles. « Effacez de votre mémoire l'idée de la ligne droite » ; c'est la position de Frédéric le Grand, donnée pour un terrain montagneux, et elle est désormais valable dans tous les cas. Pour de nombreuses sections, voire compagnies, il n'y aura pas d'ennemi important directement devant eux à distance rapprochée. Parfois, il n'y aura même pas de tir devant eux. La couverture de feu des points stratégiques de la disposition ennemie se produira naturellement si la discipline de tir permet la concentration du feu oblique.

Le fusil, en tant que dispositif balistique pour projeter du métal contre l'ennemi, est sans aucun doute inférieur au canon sur le plan technique. Le shrapnel présente de nombreux avantages balistiques par rapport à la balle. La théorie et la pratique des expériences sur le polygone montrent que, en tirant le même poids de métal avec un fusil et un canon, nous devons nous attendre à des résultats nettement meilleurs du feu de canon, même à de grandes distances.

Dans le combat, la discipline du feu d'artillerie est beaucoup plus élevée que celle du fusil. Les hommes d'élite — les artilleurs — travaillent plus froidement que les tireurs dispersés ; de plus, ils se trouvent dans des conditions de vie incomparablement plus confortables et mieux protégés. Les artilleurs tirent certainement plus habilement que les fantassins, qui sont pour trois quarts composés de nouvelles recrues ou de réservistes à peine capables de charger un fusil. Le poids des munitions de combat disponibles pour l'armée, fusils et canons, est presque identique. Mais les cartouches de fusil se perdent beaucoup plus que les pièces d'artillerie. De nombreuses cartouches

de fusil restent sur les morts, sont jetées par les blessés et abandonnées lors de la retraite, beaucoup sont laissées dans les tranchées.

Lors de la guerre russo-japonaise, il est indubitable que l'on a tiré plus d'obus que de balles, en termes de poids. Malgré les plus grandes distances de tir, on pourrait s'attendre à ce que le feu d'artillerie fasse plus de victimes que le feu de fusil. Cependant, pendant la guerre russo-japonaise, il s'est avéré que le feu des fusils a mis hors de combat de 7,5 à 25 fois plus de personnes que l'artillerie. Le fusil s'est donc révélé être un moyen de destruction beaucoup plus efficace que le canon.

Ce fait s'explique par le fait que, dans le combat moderne, les grandes cibles ne sont rencontrées qu'exceptionnellement. Le champ de bataille ressemble à un désert. L'ennemi se cache. La recherche de l'ennemi a une importance énorme. Le feu des fusils est puissant parce que des milliers de yeux d'infanterie observent l'ennemi et suivent ses mouvements ; au moment même où l'ennemi se montre, il est touché. Quant à l'artillerie, le tir a un caractère de production de masse. Les fonctions d'observation de 6 à 8 mille tireurs dans une division ne sont remplies que par une dizaine d'officiers d'artillerie ; et, malgré le fait que les tireurs n'ont que des fusils à leur disposition, ils causent beaucoup plus de dommages à l'ennemi que les artilleurs. L'infanterie a mille fois plus d'yeux, ce qui lui donne un avantage décisif sur le feu des canons.

L'infanterie doit comprendre que la force de son feu réside précisément dans sa dispersion, dans l'attention minutieuse portée au champ de bataille, dans le travail individuel de chaque soldat pour choisir les cibles les plus avantageuses et le moment le plus opportun pour tirer. C'est seulement le travail individuel du tireur qui détermine l'efficacité du tir de fusil.

Ces propriétés ne sont pleinement possédées que par le tir de fusil individuel. Le tir en salve, par sa nature, représente un niveau intermédiaire entre le feu de l'artillerie.

Le tir en salve, tout comme l'artillerie, permet le réglage du tir, donne la possibilité de maintenir la discipline du feu, de tenir compte de la consommation de munitions ; les salves produisent un certain effet moral, tant sur ses propres troupes que sur l'ennemi, et facilitent la gestion du feu.

Toutes ces qualités positives sont présentes dans le feu d'artillerie de manière beaucoup plus prononcée. Le feu en salves présente également les défauts de l'artillerie, ce qui fait que les salves ont une efficacité au combat très faible.

Le nombre de tireurs dans la division, lors de la conduite du feu, est progressivement réduit de 8000 à 200 par peloton. Lors de la conduite du feu, des frictions considérables apparaissent. Il devient beaucoup plus facile pour l'ennemi de tromper notre vigilance et de se déplacer discrètement et de nous attaquer.

En obligeant les fantassins à tirer par salves, nous renonçons à utiliser les propriétés individuelles des soldats ; le soldat, au lieu d'employer tous ses moyens d'observation, de réflexion et d'action pour atteindre de manière autonome l'ennemi, se transforme en une sorte de machine à projeter sans importance, bien inférieure aux canons et aux mitrailleuses.

Certains groupes et individus n'apparaissent que brièvement dans le champ de vision, passant d'un abri à un autre. Durant ces brefs instants, il est conseillé, si possible, d'exploiter la cadence de tir du fusil. Il est rare de parvenir à envoyer une salve à temps. L'ordre de tirer est souvent entendu à près d'un kilomètre et révèle notre intention à l'ennemi. Les salves atteignent rarement une cible réelle ; la plupart du temps, elles servent à bombarder des zones entières et des objets localisés où l'ennemi est présumé se trouver ; on emploie alors un bombardement, une méthode de tir propre à l'artillerie.

Les salves introduisent sans aucun doute temporairement de la discipline dans une certaine section de la chaîne de tirailleurs et doivent être utilisées dans les cas appropriés ; il suffit de se rappeler que, en disciplinant le tireur, nous le détournons de sa tâche principale — le combat singulier selon son jugement face à l'ennemi opposé. Comme forme normale de combat de tir, les salves représentent un préjugé extrêmement nuisible.

Il faut découvrir et frapper l'ennemi avant qu'il ne nous ait repérés et frappés. La dissimulation et le camouflage des deux côtés mettent en avant une nouvelle qualité exigée du

soldat : la vigilance. Il faut chercher l'ennemi sur le champ de bataille comme le chasseur recherche un oiseau dans les branches d'un buisson. Le résultat de l'action par le feu dépend avant tout des moyens d'observation, du nombre et de la vigilance des observateurs. Fournir des jumelles aux sous-officiers ne garantit pas encore l'accomplissement de l'observation. La vigilance n'est pas une caractéristique innée de l'œil humain, mais le résultat de l'éducation et de l'entraînement. La vigilance, c'est l'attention de l'œil. C'est pourquoi en Allemagne «on exige d'habituer les yeux des soldats à reconnaître de petits objectifs ; cela doit être l'objet d'exercices assidus. L'exemple des artilleurs réglant leur tir montre à quel point l'œil humain peut s'adapter», et ajoutons, celui des chasseurs professionnels.

Pour le défenseur, qui se retranche sur le terrain choisi, il faut se positionner de manière à ce que son emplacement corresponde autant que possible à toutes les phases du combat. Le choix des points pour le déploiement de l'infanterie défensive est quelque peu limité ; elle est contrainte de se placer de manière à ce que son emplacement corresponde autant que possible à toutes les phases du combat. Le choix des points pour le déploiement de l'infanterie défensive est quelque peu limité : elle est contrainte de se placer sur des ruptures du terrain plus visibles, généralement sur des positions remarquables à distance ; cette limitation est particulièrement importante dans les actions en terrain montagneux. L'infanterie attaquante possède un avantage considérable sur la défensive du fait qu'elle ne doit pas se placer pour tirer en général, mais pour tirer sur une cible déterminée ; par conséquent, elle peut profiter de nombreux emplacements excellents, inutilisables pour la défense. Tout point d'où un tireur peut voir l'ennemi en position couchée convient aux positions de tir pour l'attaquant. L'attaquant doit exploiter pleinement cet avantage. La chaîne de tir doit non seulement ne pas être alignée, mais être intentionnellement dispersée en groupes, tant en largeur qu'en profondeur.

Le camouflage, qui a une importance considérable, est plus facile pour l'attaquant que pour le défenseur. La défense souffre beaucoup plus du feu de l'artillerie. Ce n'est que la présence de tranchées qui équilibre les chances des combattants.

Si le relief permet seulement un placement profond de la partie d'infanterie, il faut disperser les groupes d'infanterie en profondeur, à différents niveaux.

L'égalisation est un préjugé extrêmement dangereux à la fois en stratégie et en tactique. Il faut concentrer les efforts, et non égaliser les combattants dans la défaite de l'ennemi (efforts parallèles), dans le feu (salves) ou dans la disposition et le mouvement (en colonnes). Pourtant, nous voyons toute une école de praticiens militaires qui réduisent toute l'instruction et l'éducation des troupes, ainsi que la gestion sur le théâtre de la guerre et au combat, à l'égalisation. Ils ne peuvent conduire les troupes qu'à la défaite. Leur technique n'est bonne à rien.

6. Échelle

Pour comprendre l'essence d'un combat moderne, il faut prêter attention à l'échelle à laquelle se déroulent les opérations militaires.

Le champ de bataille couvre aujourd'hui une vaste superficie. Les dimensions ont augmenté à la fois en profondeur et en largeur. La portée des armes a triplé depuis la guerre franco-prussienne. Approximativement, correspondant à l'augmentation de la portée des armes, la surface du champ de bataille augmente également, tant en largeur qu'en profondeur. La superficie des batailles modernes dépasse de dix fois celle sur laquelle des forces égales se sont affrontées à l'époque de Moltke, et de 65 fois celle des batailles de l'époque napoléonienne. Si l'on prend en compte l'augmentation de l'effectif des armées, ces rapports doivent encore être multipliés plusieurs fois.

Si nous nous imaginons les batailles de différentes époques à une telle échelle qu'elles nous paraissent toutes de la même taille, nous serions d'abord frappés par le fait que les dimensions de l'homme, en comparaison avec le champ de bataille, ont terriblement diminué. L'homme est resté le même, mais sur le plateau de Jules César, il semble un géant, tandis que sur l'immense plaine de Mukden, il est une fourmi microscopique. Sur le plateau de Jules César, les gens se pressent, se bousculent, forment une foule dense ; sur la plaine de Mukden, tout semble vide — chacun peut s'y cacher facilement. Nous verrions que sur les champs de bataille des époques passées, les hommes se déplacent à grande vitesse, se heurtent et se renversent mutuellement ; tout est maintenu par un rythme rapide d'actions ; les géants se saisissent et décident du combat en quelques minutes. Et sur les champs de bataille modernes, tout avance à peine — bien que le mouvement se fasse à la même vitesse qu'avant, les distances ont été multipliées par beaucoup.

L'horizon des chefs, leur capacité à être partout a diminué ; les chefs ne balayant plus du regard le champ de bataille ; comparés aux anciens, les commandants modernes sont sur le champ de bataille comme des paralysés à moitié aveugles, à moitié sourds ; un malheur pour eux et pour l'armée si leur génie ne peut s'élever au-dessus des limites de l'horizon physique.

Autrefois, le défenseur occupait des positions sur une distance de seulement quelques centaines de pas. Il était très facile de l'envelopper ou de le contourner en manœuvrant sur le champ de bataille. Seule l'habitude d'agir sur de grandes routes — un préjugé dont nous avons également expérimenté le danger en Mandchourie — constituait un obstacle.

Dans le combat moderne, les nouvelles propriétés du feu exigent la réalisation de tous les types de préparation manœuvrière en dehors de la zone d'impact et, éventuellement, en dehors de la zone du champ de bataille, c'est-à-dire généralement à des distances plus grandes. Le groupement des forces sur le champ de bataille est le résultat de la tactique du théâtre de guerre — la stratégie — et non des actions sur le champ de bataille lui-même. La nouvelle dénomination — réserve stratégique — répond également aux nouvelles conditions de disposition et de manœuvre de la réserve en dehors du champ de bataille.

Comparativement à la taille du champ de bataille, les armées sont devenues trop lentes pour y manœuvrer. Corriger l'erreur initiale maintenant, malgré la longueur des combats, est plus difficile ; cette circonstance fait encore davantage apprécier l'art de la haute direction.

« Sous Napoléon Ier, la tactique poussée cesse de pouvoir manœuvrer, en laissant cette tâche à la stratégie, qui amène les troupes sur le champ de bataille déjà convenablement orientées ; les évolutions complexes et astucieuses de la tactique linéaire sont remplacées, grâce à la discontinuité de l'ordre de bataille, par les mouvements les plus simples... Cela est encore plus applicable à la situation contemporaine. »

Il faut tenir compte non seulement du changement d'échelle des dimensions, mais aussi du changement d'échelle du temps.

Si des forces importantes participent à la bataille et que l'affrontement couvre un espace immense, alors, en cas de persistance des combattants, les actions de combat se prolongent pendant

une période considérable. Pour l'engagement, le développement et le dénouement de la bataille, la lumière du jour n'est pas suffisante. Le combat se prolonge également pendant la nuit.

La nuit, les opérations de combat commencent, se poursuivent ou se décident. La nuit, à proximité de l'ennemi, n'est pas facilement un repos des travaux de la journée ; la nuit est une préparation pour le jour de combat suivant. La nuit, les unités de l'ordre de bataille doivent manger, reconstituer leurs approvisionnements de combat, effectuer les déplacements nécessaires pour occuper leur position initiale au lever du jour. La nuit, il faut protéger sa position, repousser les tentatives de l'ennemi de nous attaquer ; il faut capturer ces points de la position ennemie, dont la prise est difficile le jour ; la nuit, il faut installer, déplacer ou retirer les batteries ; il faut se fortifier sur de nouvelles positions afin d'être capable de résister au feu ennemi pendant la journée ; il faut également reconnaître la disposition de l'ennemi et, aux endroits nécessaires, détruire ses obstacles artificiels. Si l'on décide d'éviter la continuation du combat, il faut profiter de la nuit pour se retirer et sortir des coups de l'ennemi sans pertes.

Le service des communications travaille intensivement la nuit, transmettant les ordres élaborés pendant la nuit ; l'arrière travaille intensivement, fournissant aux combattants les moyens et les forces nécessaires pour poursuivre le combat.

La nuit, les actions tactiques des troupes ne cessent pas. La nuit n'est pas une interruption du combat, mais le lien entre les journées de combat, une transition progressive d'hier vers demain. Il est impossible de considérer les actions nocturnes sous l'angle étroit d'une entreprise risquée — une attaque à la baïonnette sur un point de la position ennemie qui serait, lors du jour, irréalisable. Le travail des troupes la nuit garantit le succès des actions pendant le combat diurne.

Le succès n'est aujourd'hui accordé qu'à ceux qui mènent des actions actives prolongées et persévérantes. Si ces actions ne peuvent être accomplies en une seule journée, il faut veiller à conserver le résultat du travail quotidien ; on ne peut pas recommencer chaque jour depuis le début.

La guerre russo-japonaise fournit des exemples où des troupes, n'ayant pas réussi à résoudre la mission d'attaque pendant la journée, se retiraient la nuit pour se reposer ; le lendemain matin, elles recommençaient à exécuter le rituel de l'attaque depuis le début.

Ainsi, le premier bataillon du 21^e régiment de fusiliers de l'Est-Sibérie, le 27 septembre 1904, a été habilement, avec de faibles pertes, conduit dans l'espace mort jusqu'à proximité de la position ennemie ; le commandant du bataillon, le lieutenant-colonel Nekrasov, a profité du brouillard matinal dense. La prise de la position ennemie a échoué, et la nuit le bataillon a été ramené à la « première position », à 2000 pas des Japonais. Le 28 septembre, une attaque générale de la position japonaise à Bensihu est décidée ; le bataillon reçoit la même tâche et, de nouveau, avec de faibles pertes, se rapproche de ce même espace mort : cette fois, le commandant du bataillon a profité de la courte période de succès de l'action de nos batteries. Encore un échec, et à nouveau un retrait nocturne. L'habileté du commandant du bataillon n'a pas été utilisée de manière efficace.

Le nettoyage des colonies de Sandep par nos troupes s'explique en partie aussi par le désir des soldats de se reposer et de s'installer ; après une journée de combat épuisante, la nuit apparaît comme le début d'un repos légitime.

Il faut tenir compte, lors des opérations nocturnes, des grandes difficultés résultant de l'inexpérience des troupes à agir dans l'obscurité. La vie en dehors des rues éclairées des villes s'arrête avec la nuit ; on rencontre presque aucune personne, ni parmi les soldats ni parmi les officiers, ayant l'habitude d'agir dans l'obscurité. Personne n'a de certitude dans ses actions la nuit ; l'obscurité produit une impression effrayante sur tous et prépare le terrain à l'apparition de l'indécision, voire de la panique, parmi les troupes.

Il est absolument impossible de faire face à l'absence de préparation aux actions dans l'obscurité. Une armée dont les soldats se cachent systématiquement au coucher du soleil jusqu'à l'aube ne représente pas une force de combat sérieuse. Il est nécessaire que les troupes s'exercent aux opérations nocturnes tout au long de l'année. Les déplacements en campagne sur les routes de campagne pendant une nuit sans lune doivent être pratiqués chaque mois. Il faut veiller à ce que les troupes, agissant dans l'obscurité, ne deviennent pas nerveuses et n'aient pas peur de la nuit, comme

les enfants ont peur d'une chambre sombre. Ce n'est que dans ce cas que l'on peut compter sur le succès des actions nocturnes.

La victoire n'est pas le résultat d'un bref épisode de combat, mais la somme d'une série entière d'actions réussies. Il ne suffit pas d'atteindre un certain résultat, il faut aussi le maintenir. L'organisation de l'ordre de bataille doit être adaptée à une tension de combat prolongée. L'infanterie doit se rappeler fermement de la nécessité de consolider et de défendre les succès particuliers.

Avant une bataille décisive, il faut se préparer avec des forces physiques et morales, et les utiliser avec économie, mais sans interruption, jusqu'à l'obtention de la victoire finale.

7. Terrain

Si la théorie ne veut pas se trouver hors du temps et de l'espace, si la théorie ne se développe pas pour un simple passe-temps, alors elle doit suivre sans cesse la pratique contemporaine ; une théorie qui s'endort sur des principes immuables, qui s'arrête, qui arrive à un état de repos, a signé son propre arrêt de mort. La théorie doit soit développer des critères pour évaluer les phénomènes contemporains, soit disparaître, se retirer dans des monastères bouddhistes, au fin fond du Tibet.

Les théories qui ne tiennent pas compte de la pratique et ignorent la vie contemporaine n'ont généralement pas le droit d'être diffusées ; mais elles sont particulièrement dangereuses dans les affaires militaires, car dans l'action de combat, la théorie et la pratique s'entrelacent inévitablement. Une attention particulière mérite l'union étroite de la théorie et de la pratique dans le domaine de la géographie militaire et de l'activité du commandement. Parmi les principales caractéristiques de la conduite des troupes en temps de guerre se trouve la tendance à utiliser les grandes routes (bien connues). En guerre, les troupes se regroupent sur des directions bien connues, se concentrent vers certains points, distingués par quelque chose.

Même la police de caractères utilisée pour les noms des localités sur les cartes et plans exerce une certaine influence sur les actions des troupes ; quant à la description du théâtre des opérations dans la littérature militaire, elle a une influence énorme et essentielle sur la conduite des armées. Nous n'exagérons en rien l'importance des informations préalables sur le théâtre de la guerre. Très souvent, autour d'une localité de second intérêt stratégique, des combats avaient lieu à chaque campagne — ce n'est que la conséquence de la notoriété acquise par ces lieux à cause de la première bataille dans la littérature militaire ; ainsi, des préjugés sur les positions classiques se sont progressivement formés, et seulement le génie des commandants de premier ordre les a fait sortir de la vie contemporaine pour les inscrire dans l'histoire.

L'histoire militaire nous montre de manière évidente l'importance des recherches militaires et géographiques. La guerre franco-prussienne en est un exemple instructif. Les champs de bataille près de Sarrebruck, Weissenburg, Wörth, Spichern et bien d'autres avaient été prévus dans les études du théâtre des opérations 2 à 3 ans avant la campagne.

La guerre moderne a le caractère d'une prise en compte de l'état effectif des forces armées de l'État. Dans le domaine matériel, on prend en considération les forces matérielles réelles ; tout pouvoir seulement apparent est implacablement mis de côté lors des premiers affrontements militaires. Dans le domaine moral, on prend en compte l'état intellectuel — les sentiments et les pensées des armées ; il est impossible de critiquer sévèrement un commandant militaire sans tenir compte de la préparation idéologique de la campagne dans le domaine de la stratégie ; le commandant ne fait que réaliser de manière rationnelle les richesses accumulées par le travail théorique préalable de la pensée stratégique. Le plan de la campagne représente cette réalisation ; il n'est pas créé par des individus isolés, mais par des générations entières. Parfois, ce plan de campagne se transforme en plan de défense ingénierique de l'État, en un véritable programme de défaites et de capitulations ; le régiment y est inévitablement lié et il lui incombe la triste tâche de figurer parmi une série de revers...

Dans la guerre russo-japonaise, notre inclination à imiter les Chinois, à nous établir dans des lieux déjà connus dans la littérature militaire, même tristement, s'est clairement exprimée. La description géographique et militaire du théâtre de la guerre pesait sans aucun doute sur nos commandants. Même dans un pays aussi peu connu sur le plan militaire que la Mandchourie, ce ne sont pas les généraux qui ont inventé Tiu-renchen, Modulín, Landyasan, Aisandzian, Haichen, Dashichao, Inkou, Liao-yang et bien d'autres points. Nous défendions de nombreuses positions uniquement parce qu'elles étaient connues dans la littérature militaire, même si elles avaient une importance tactique et stratégique secondaire ; nous ignorions de nombreux points bien plus importants, qui ne s'étaient pas encore manifestés dans la presse. Les positions en stratégie ont aussi

leur renom, tout comme les individus dans différents domaines de la pratique : pour une renommée médiocre et insignifiante, on paie des sommes folles, tandis qu'un débutant talentueux meurt parfois de faim ; de même, dans des positions connues, dans des conditions très défavorables, les troupes se précipitent au combat, tandis que les terrains n'ayant pas encore fait leurs preuves par le sang, mais ayant parfois une importance énorme, sont laissés sans attention.

C'est l'esclavage de la pensée militaire enchaînée à la théorie et cela explique comment on peut obtenir sur le théâtre de la guerre et sur le champ de bataille en particulier, la surprise, alors qu'il semblait que l'attaque de l'ennemi pouvait être prévue 3 à 4 mois à l'avance — par exemple, l'apparition de Kuroki à Yantai avec ses lances.

Nous considérons comme fermement établi le lien étroit entre la théorie — la géographie militaire — et la pratique — l'activité stratégique des troupes. C'est pourquoi, en géographie militaire, la méthode d'investigation doit être particulièrement prudente ; les préjugés en géographie militaire sont d'autant plus dangereux qu'ils se transforment en réalité, la couvrent : en temps de paix, des dizaines de millions sont gaspillés en vain pour la préparation du théâtre de la guerre, pour modifier ses conditions naturelles selon des théories artificielles ; en temps de guerre, des armées entières sont sacrifiées à cause des erreurs de la géographie militaire.

La méthode utilisée par la géographie militaire pour étudier le terrain mérite une attention particulière.

Malheureusement, nous avons chez nous plus d'historiens que d'acteurs ; on peut le remarquer également dans notre domaine militaire et scientifique, ainsi que parmi les praticiens : dans la guerre, il y avait plus de témoins, d'auteurs de journaux et de mémoires que de participants actifs ; et il faut reconnaître que nous écrivons l'histoire mieux que nous ne menons les affaires. Partout chez nous, la méthode historique domine ; il est naturel qu'elle se soit également consolidée dans la science de la géographie militaire. À partir de l'examen de quelque théâtre de guerre probable, nous basons nos conclusions principalement sur l'histoire des opérations militaires qui y ont eu lieu. La méthode historique d'étude des lieux est légitime comme méthode complémentaire et de vérification ; mais lorsqu'elle devient véritablement capitale, lorsque l'analyse des conditions contemporaines de conduite des opérations militaires n'est qu'un accessoire, les conclusions deviennent complètement erronées. Il faut être extrêmement prudent lorsqu'on transpose dans la vie moderne les conclusions de guerres, même de l'époque de Napoléon.

Les changements qui se produisent sous nos yeux, ne serait-ce qu'avec la région de Polésie, à la suite de l'effet asséchant des canaux et des voies ferrées culturelles, modifient complètement le caractère du terrain. Ces changements ne sont pas toujours notés en temps voulu dans la géographie militaire ; personne, bien entendu, ne peut garantir qu'en se basant sur les données de la statistique militaire, il défendra un lit de rivière asséché, disparu depuis de nombreuses années, ou qu'il protégera son flanc avec un marécage traversé depuis des dizaines d'années même par de lourds batteurs. Mais notre objectif dans ce chapitre n'est pas de signaler les préjugés résultant d'une étude inattentive du terrain à partir de sources obsolètes ; nous essaierons de comprendre les préjugés résultant de l'ignorance des conditions de la réalité opérationnelle contemporaine.

Le fait est que toutes ces barrières, obstacles, se combinant en lignes défensives, formant à leur tour, dans une perspective stratégique, la grande muraille de Chine, ont toutes une signification extrêmement conditionnelle et temporaire. L'obstacle réel qu'elles représentent change continuellement, même si les rivières, forêts et marais demeuraient dans leur état primaire. Si l'homme n'était pas capable de progrès, il tomberait toujours dans le même piège, il se briserait le front contre le même mur. Mais nous ne voyons pas cela — l'homme parvient habilement à surmonter tous les obstacles ; il réussit à frapper à travers toutes les protections. Le progrès de la technique militaire renforce ce phénomène : toute structure défensive devient rapidement obsolète, cesse d'être efficace pour la défense. Le béton et l'armure vieillissent également : un abri sûr hier est aujourd'hui facilement percé par des projectiles. Même la grande muraille de Chine, érigée par la nature, vieillit ; les obstacles qui offraient un abri convenable il y a un quart de siècle ne sont aujourd'hui qu'un préjugé tactique indiqué sur le terrain, montrant que le système militaire de l'État est en retard par rapport aux avancées de la technique moderne.

La méthode d'évaluation des obstacles locaux utilisée par Napoléon est très instructive ; lorsqu'il évalue, par exemple, un obstacle représenté par une rivière, il mentionne immédiatement les moyens de la surmonter. On franchit une rivière à l'aide de moyens de pontage ; un obstacle représenté par l'ennemi se surmonte par le feu. Ainsi, l'importance d'une rivière en tant qu'obstacle dépend des conditions d'utilisation des moyens de franchissement et du feu. Napoléon évaluait donc l'importance des rivières en fonction de la difficulté de la traversée et de la possibilité de soutenir celle-ci par le feu d'artillerie et de fusil, plus ou moins efficacement. Les moyens de traverser et de soutenir par le feu sont-ils encore les mêmes aujourd'hui ? Évidemment non ; par conséquent, l'importance des rivières en tant qu'obstacles a également changé.

Si nous voulions comparer l'importance d'une rivière quelconque comme obstacle à l'époque de Napoléon et aujourd'hui, nous devons également comparer le ponton en aluminium moderne, qui peut être lancé à la main à n'importe quel endroit de la rive, avec l'ancien ponton — une barque en bois lourde sur un chariot archaïque, qui ne pouvait atteindre l'eau qu'en quelques endroits prédéterminés ; ce chariot faisait un bruit en mouvement audible à plusieurs verstes. Nous devons comparer les armes de l'époque de Napoléon, incapables de soutenir un débarquement par un feu efficace sur une rivière d'environ une verst, avec les armes modernes, pour lesquelles cette distance est absolument insignifiante ; autrefois, avec une rivière large de 300 pas, il était impossible de soutenir un débarquement par un tir de fusil ; aujourd'hui, à cette distance, il est possible de supprimer totalement la résistance de l'ennemi. Ce n'est qu'après une étude attentive de tous les avis formulés dans les affaires militaires avec les succès de la technique que nous pouvons considérer l'importance historique de cette rivière comme obstacle. La réalité contemporaine diffère tellement de l'époque de Napoléon que les rivières, qui à son époque représentaient des obstacles significatifs, ne constituent aujourd'hui qu'une entrave relativement insignifiante.

La géographie militaire est-elle considérée avec la technologie moderne, avec la portée de tir moderne ? Toute notre géographie militaire n'a-t-elle pas besoin d'une réévaluation fondamentale ? Nous avons déjà donné un exemple d'évaluation d'un obstacle représenté par les rivières ; arrêtons-nous encore sur celui-ci. Les rivières pour nous, Russes, ont une importance particulière, car elles constituent nos principales lignes de défense.

Pendant la campagne russo-japonaise, après le déploiement de nos armées sur les positions de Sipingai, il a fallu participer à la reconnaissance du Sungari près de Loshaougou dans l'une des innombrables commissions chargées de cette tâche. À ce moment-là, tout le monde faisait des reconnaissances — à Loshaougou, les commissions des officiers spécialistes travaillaient simultanément — une de chaque armée, du quartier général du commandant en chef, du quartier général de l'arrière, spécialement ingénierie, voies ferrées, ponts, construction et autres. Une société merveilleuse s'était rassemblée. Sur un même petit morceau du théâtre de la guerre travaillaient à la fois des officiers de l'état-major général, des ingénieurs et des topographes ; ainsi que des sous-lieutenants et des professeurs très respectés — tous effectuaient le levé du même petit coin. En regardant le champ, parsemé de géomètres, on aurait pu penser que ce sont près de Duderhof que les élèves des établissements militaires font leurs exercices. Il ne se passait pas, bien sûr, sans que, par habitude scolaire, ils ne se disputent entre eux.

Lors de cette reconnaissance, les éléments suivants ont été établis concernant la situation. Si l'on considère le tronçon de la rivière à l'intérieur de la petite case, il s'avère que Loshago — un point très pratique pour le passage d'une armée franchissant la Sungari depuis le sud. Ici, la rivière s'approche de la rive gauche, les hauteurs de la rive gauche offrent une vue dominante, la rivière forme un arc entrant, un petit ruisseau se jette dans celle-ci par le sud ; au milieu de la rivière se trouve un îlot ; sur la rive opposée, des dunes ; en un mot, dans la petite case, l'idylle du passage classique de Napoléon sur la Niémen près de Kovno était reproduite avec exactitude, une idylle prise comme modèle par nos manuels de tactique ; ils copiaient si fidèlement leurs modèles sur les événements de l'époque de Napoléon, sans prêter attention aux conditions changeantes, que l'on entendait souvent l'affirmation ironique selon laquelle Napoléon aurait combattu sur la Durope. À son époque, cela était probablement bon ; mais notre dernière guerre soulève à ce sujet quelques doutes. Les conditions de passage à Loshago ont été examinées par les reconnus d'un point de vue «

Durope » et, apparemment, en se limitant aux frontières de la petite case, ils les ont jugées extrêmement favorables à notre ennemi. Cette affirmation s'est également retrouvée dans la littérature militaire ; on y percevait la sagesse séculaire, arrivée avec un siècle de retard.

Lorsque l'on a commencé à discuter sérieusement des conditions de passage, je n'ai pas conservé le plan, et la fiche de rapport jointe a été esquissée de mémoire et en tenant compte de l'expérience de la campagne, nous avons élargi les cadres de l'étude ; nous avons commencé à examiner le passage dans les limites d'un grand carré. Le passage s'est avéré sous un feu croisé, au centre de la ligne des hauteurs de la rive droite, s'étendant en arc à une distance de 3½ à 4½ verstes ; les boucles de la rivière étaient filées par nos batteries. Les hauteurs qui approchaient de la rivière depuis le sud sur une très courte distance ne fournissaient pas de base fiable pour mener un combat offensif pendant le passage. En augmentant les dimensions de l'étude, en fonction de l'accroissement effectif du feu, les positions initialement flanquantes sont devenues flanquées, le commandement est passé à l'autre côté, et les avantages apparents sont devenus des inconvénients.

Nous nous limiterons à cet exemple seul ; mais nous osons assurer nos lecteurs que l'évaluation d'autres sites locaux ne se déroule pas mieux que celle des rivières. Comment autrement concevoir les fortifications de Port-Arthur, de Liaoyang et de Tieling — ces preuves matérielles de l'ignorance classique dans les affaires militaires ? Et ce n'est pas une exception, c'est un système qui s'étend « des froides falaises de Finlande à la brûlante Colchide, du Kremlin ébranlé aux murailles immobiles de la Chine ». Le préjugé de la myopie est l'un des plus dangereux ; il faut savoir examiner le terrain sous l'angle de la technique moderne, de la portée actuelle des armes.

8. Tâche de l'artillerie

Au cours de notre séance de Shahei, le chef de l'artillerie de la 3ème armée, lorsqu'il a fallu porter assistance aux armées unies (lors de l'opération de Sandepup-Hegoutai, lors du début de la bataille de Moukden), a ordonné : aujourd'hui à 6 heures du soir de donner aux Japonais 5 coups par canon de toutes les batteries. La troisième armée inactive, étonnamment dirigée par le baron K... Le léopard, n'a pas été en mesure de montrer une force active, mais a menacé l'ennemi avec son artillerie ; Nous avons fait la même chose que le Juif dans l'histoire bien connue : debout la nuit devant une souche, mettant un chapeau dans une main et une kippa dans l'autre, il a convaincu l'ennemi qu'ils étaient trois. De la même manière, avec nos courts éclairs de feu d'artillerie, nous voulions convaincre les Japonais que nous étions forts, pleins d'intentions actives, que nous étions dangereux pour eux. Quelle masse de préjugés nous pressait ; Quel manque d'idée d'activité de combat !

Maintenant, on attribue l'échec des actions de l'artillerie dans la deuxième moitié de la campagne à deux hauts responsables de l'artillerie ; ce n'est pas le cas. De tels actes colossaux ne sont pas accomplis par des individus isolés. La haute direction de notre artillerie s'est formée sur la base de préjugés largement répandus sur l'action de ce type de troupes. Dans notre époque pauvre en initiative, il ne faut pas supposer que les absurdités sont commises de manière autonome. Elles leur viennent après d'innombrables réunions, rapports, projets ; une seule stupidité accomplie sert de confirmation à des centaines de projets envisagés. Puissent le destin nous préserver de leur répétition !

L'utilisation au combat de l'artillerie ne peut être correcte que si l'armée a une compréhension précise des tâches que l'artillerie est capable de résoudre. Une bonne connaissance de la mission est d'une importance énorme pour l'organisation du travail au combat. Pour indiquer précisément quelles tâches peuvent être attribuées à l'artillerie, il faut connaître les limites de sa puissance. Pour accomplir les missions de combat, l'artillerie dispose d'un seul mode d'action : le feu ; l'efficacité du feu d'artillerie indique les limites dans lesquelles l'artillerie peut travailler de manière productive.

L'action du feu d'artillerie au combat diffère largement des résultats obtenus lors des essais sur le terrain en temps de paix. Pour étudier la puissance de l'artillerie, il ne faut pas se baser sur l'effet du feu en temps de paix sur des cibles énormes, immobiles et non camouflées, mais sur l'effet du feu en combat contre les cibles agiles et évanescentes que l'on rencontre sur le champ de bataille. Lors de l'évaluation de l'efficacité du feu, il faut tenir compte non seulement des données balistiques de l'arme et des obus, mais également des données psychologiques de l'homme en tant que cible. L'homme au combat s'efforce de toutes ses forces de ne pas imiter le mannequin visé en temps de paix, et cette volonté réfléchie de se soustraire au tir modifie complètement le résultat de l'action du feu.

L'activité de combat du feu d'artillerie est très variable, en fonction de la situation de la bataille. L'action de l'artillerie, selon le type de cibles visées, peut être divisée en quatre types.

Si l'artillerie bombarde une infanterie ennemie positionnée près d'abris commodes, il ne faut pas s'attendre à atteindre l'infanterie. L'infanterie se protégera dans des tranchées, derrière des objets du lieu ou dans les replis du terrain. Dans ce cas, le feu d'artillerie ne tue pas ; l'infanterie se cache derrière des abris, comme un escargot dans sa coquille, et devient invulnérable au feu d'artillerie. Ce résultat est généralement atteint par le tir au shrapnel. Ce type de tir ne nécessite pas une flexibilité particulière dans la gestion du tir ; les batteries situées sur des positions couvertes, tirant à des distances significatives, peuvent facilement forcer l'infanterie à se mettre à l'abri.

Le résultat de la conduite de ce type de feu est purement temporaire ; dès l'instant où les obus cessent de tomber dans le fossé, l'infanterie se redresse et est prête à ouvrir le feu. Si un petit nombre de canons tire sur un long front d'infanterie, ce n'est que dans les points où les obus

tombent que l'infanterie se cache ; dès que la zone de tir se déplace, l'infanterie est de nouveau prête à tirer, et l'ordre de se cacher passe à d'autres secteurs. Ce tir nécessite un nombre important de canons et une grande consommation d'obus. Il a une valeur de bouclier, paralysant le feu ennemi sur la zone concernée.

À ce même type appartient également le bombardement d'une batterie ennemie située dans des tranchées ; une telle batterie ne peut être détruite ; un bombardement réussi obligera seulement son personnel à se mettre à l'abri, tant que l'intensité du feu dirigé contre elle ne diminuera pas.

Le deuxième type consiste à bombarder un objet quelconque dans le but de le détruire. Le but du tir peut être la destruction d'une maison individuelle, la création d'une brèche dans le mur, l'ouverture d'un passage dans une enceinte, ou le démontage de mitrailleuses et de canons situés dans la première ligne de l'ennemi.

Le type de tir précédent nous l'avons comparé à un bouclier protégeant les troupes ; le tir du second type peut être assimilé à un bélier, ouvrant le passage pour elles.

La production de ce tir est beaucoup plus délicate. Le succès ne dépend pas du nombre de projectiles tirés, mais du nombre de coups au but. Une grande précision est nécessaire ; il faut observer clairement la cible ; il est nécessaire de tirer à courtes distances. Un petit nombre de canons, avec quelques tirs sur de courtes distances directement dirigés sur la cible, atteindront un résultat plus important qu'un bombardement prolongé depuis des positions couvertes. Le projectile principalement nécessaire pour ce tir est l'obus brisant. Les meilleures distances se situent dans la limite du tir réel du canon.

Le troisième type consiste à tirer sur un ennemi en mouvement ; ce tir dans des conditions de combat est très difficile. La cible prend toutes les mesures pour échapper aux shrapnels : elle s'habille de manière à se fondre dans la couleur du terrain, se recroqueville en boule, utilise les abris les plus petits. Le mouvement a lieu à des moments où la cible disparaît de la vue — au crépuscule, dans le brouillard, sous la pluie ; la cible profite de ces moments lorsqu'elle estime que notre artillerie pourrait la manquer ; la cible s'efforce d'effectuer le mouvement de manière soudaine et rapide ; si cela est impossible, elle se déplace par des courses brusques et courtes d'un abri à l'autre, durant quelques secondes, ou traverse les zones découvertes de manière à ne pas être remarquée.

Dans des conditions de tir depuis des positions fermées, il est difficile de s'attendre à obtenir de bons résultats sur une telle cible. L'observation n'est pas assez attentive, la communication entre les observateurs et les batteries présente certaines lacunes, et le réglage du tir est quelque peu complexe. Tirer sur une cible en mouvement dans des conditions de combat est une chasse au sens pur, et, comme la chasse à tir en été, elle ne tolère aucune complication. Une batterie, qui ne veut pas se tromper, doit être capable de tirer un coup sur un adversaire en mouvement avec la même rapidité qu'un chasseur tirant sur un oiseau à vue. Il ne doit y avoir aucun réglage préalable — la distance doit être calculée à l'avance ; un seul coup de feu — voilà tout ce sur quoi l'on peut compter.

Pour ce tir, un petit nombre d'armes est suffisant, mais elles doivent être placées en lignes avancées pour agir sur des cibles découvertes. Il faut également s'efforcer, même dans ces conditions difficiles, de camoufler les armes.

D'après les rapports des chasseurs du 1er corps d'armée, les Japonais, pendant leur position sur la rivière Shāhè, ont embarqué leurs canons en direction du sud du village de Liudzātun dans les fanzis et tiraient à travers les meurtrières sur le mur.

Le quatrième type — le tir sur des zones entières, le bombardement. L'expérience de la campagne russo-japonaise a montré que le bombardement atteint rarement des résultats significatifs.

Le bombardement par les Japonais de la position de Tyurensk le 17 avril 1904, à la veille de la bataille, n'a fait que révéler aux troupes leur manque de préparation à opposer une résistance appropriée aux Japonais. En conséquence, le lendemain, les troupes ne sont pas restées sur leurs positions et A. Svetchyan a évité la destruction totale, qui aurait probablement eu lieu si les Japonais ne les avaient pas alertés et ne leur avaient pas donné, la veille, une leçon de réalité.

Le bombardement de positions renforcées par des troupes avant le combat dans la guerre de campagne ne peut pas ébranler l'esprit d'un adversaire résistant. Souvent, le bombardement produit

l'effet inverse : comme un test préliminaire, une répétition avant le combat. Le défenseur prend conscience de la difficulté de la tâche qui l'attend au combat ; les défauts des fortifications et le déploiement des troupes sont révélés ; le défenseur a le temps de corriger les erreurs avant le combat. L'ouverture du feu sur une position déjà bombardée en combat ne comporte pas l'élément de surprise ; l'effet produit sera beaucoup plus faible.

Le bombardement prolongé de l'infanterie, qui s'est trouvée un abri, ne donne que des résultats négligeables. Après trois heures de bombardement, l'infanterie est plus prête à résister qu'au cours des cinq premières minutes suivant le début de celui-ci. L'ouverture soudaine du feu par une nouvelle batterie provoque de la confusion parmi la défense, jusqu'à ce qu'on s'y habitue. En ouvrant le feu d'une batterie, nous utilisons les surprises que nous avons préparées pour l'ennemi ; il faut être économe avec elles, afin d'avoir de quoi frapper l'ennemi au moment nécessaire.

S'il y a suffisamment de munitions, il ne faut pas manquer l'occasion d'artillerie sur les établissements arrières de l'ennemi. L'artillerie sur les établissements arrières privera l'armée ennemie de nombreux comforts sensibles. On ne peut pas comparer l'effet du feu d'artillerie sur les troupes et sur les non-combattants.

Le 14 avril 1904, sur le pont établi par les Japonais au-dessus de la ville de Ichjou, à travers le bras du Yalu, les porteurs japonais transportaient certaines charges. Sur la montagne Signal près de Tyurenchen, nos artilleurs ont creusé la trompe d'un canon et ont envoyé deux shrapnels avec mise à feu pour un tir à une distance d'environ sept verstes. Un obus est tombé dans l'eau près du pont. Ce tir innocent sema la panique parmi les porteurs ; le pont fut levé et déplacé plus en amont, hors de la portée de notre artillerie.

Selon ses résultats, le bombardement sur le champ de bataille ne peut avoir aucune valeur militaire indépendante. En tant qu'action auxiliaire, le bombardement est applicable pour atteindre des objectifs secondaires.

La tâche de l'artillerie lors de l'offensive est :

1) Couvrir le mouvement de notre infanterie ; à cet effet, l'artillerie doit obliger les pièces d'artillerie les plus gênantes pour l'avancée à se taire temporairement, et les tireurs ennemis les plus proches des unités qui avancent doivent se cacher momentanément.

2) La destruction des obstacles qui retardent l'avancée. Si notre infanterie rencontre une forte résistance de la part de l'ennemi, l'artillerie de première ligne doit, par ses tirs rapprochés, rompre à notre avantage l'équilibre du combat.

Dans la défense, la tâche de l'artillerie se résume à :

1) Pour compliquer le tir des batteries ennemies lors des moments décisifs des combats d'infanterie. Il est nécessaire de permettre à sa propre infanterie de se lever de derrière les abris et de frapper l'ennemi. Pour l'artillerie en défense, il est important d'attirer l'artillerie attaquante dans une compétition mutuelle, qui se transforme pour la plupart en une canonnade stérile.

2) Pour le tir sur l'ennemi pendant le mouvement et pendant son combat avec nos tireurs. Cette tâche difficile incombe principalement à l'artillerie avancée de la défense.

En outre, tant l'attaquant que le défenseur peuvent bombarder des zones entières afin d'éloigner le déploiement de l'ennemi, de détruire ses dépôts, et parfois également pour créer une zone inaccessible — un rideau de feu ; ce dernier objectif est rarement atteint ; habituellement, des dizaines de milliers d'obus sont tirés complètement en vain.

Les missions de combat que nous avons assignées à l'artillerie se réduisent au fait que l'artillerie doit exclusivement chercher à aider son infanterie. Au combat, il n'existe pas de cibles avantageuses pour l'artillerie, il n'y a que des cibles importantes pour l'infanterie. L'artillerie n'est pas en mesure d'exécuter de manière indépendante des missions de combat, sauf des tâches complètement secondaires, et n'a pas le droit de les entreprendre. Elle n'est capable ni d'anéantir l'ennemi, ni de lui infliger une défaite. Le feu d'artillerie n'a de valeur que dans la mesure où il est lié aux actions de l'infanterie. Le général Oku, dans l'ordre de la 2^e armée japonaise avant la bataille de Mukden, déclare : « Sans aucun doute, le feu d'artillerie est le meilleur moyen de préparer une attaque ; mais même le feu des pièces lourdes contre les positions ennemies sera inutile si l'infanterie ne l'utilise pas pour l'offensive ».

Une des raisons des échecs des Japonais à Port-Arthur était la faible coordination entre l'artillerie et l'infanterie.

Cette vision de l'action du feu d'artillerie, que j'ai fondée sur l'expérience de la guerre russo-japonaise, est également confirmée par des personnes ayant observé la guerre anglo-boéroise. « Les Anglais ont placé tous leurs espoirs dans les canons, ce qui a été la principale raison de leurs défaites », telle est l'opinion d'un officier allemand. Freitag von Loringhoven, en étudiant la méthode de l'offensive d'infanterie lors de la guerre précédente, arrive également à la conclusion de l'insignifiance de la soi-disant préparation d'artillerie.

Dans le combat offensif, l'artillerie peut fournir à son infanterie un soutien beaucoup plus puissant que dans la défense. Tandis que l'artillerie de défense a surtout des tâches négatives – perturber le plan d'action de l'ennemi, lui nuire –, l'artillerie d'attaque peut travailler méthodiquement sur les objectifs qui lui sont assignés. L'artillerie ne peut jamais obtenir un résultat définitif ; son succès est exclusivement temporaire. Celui qui défend doit laisser inutilisés les moments d'action efficaces de ses batteries.

Pour utiliser pleinement le feu d'artillerie, il faut avoir l'initiative dans la gestion du temps ; il faut agir activement afin de profiter des moments opportuns pour l'action de l'artillerie lors de l'offensive.

9. Supérieurs et subordonnés

Plus il y aura de moyens de communication dans les unités les plus avancées de l'ordre de bataille, plus il sera facile de manifester judicieusement l'initiative individuelle. La communication entre les unités avancées permet de s'orienter mutuellement et de réaliser des efforts conjoints, en coordonnant l'initiative des chefs individuels. La communication en profondeur a également une grande importance. Avec de l'énergie et de l'autonomie chez les chefs individuels, il n'y a pas lieu de craindre qu'ils deviennent de simples exécutants aveugles des ordres transmis depuis l'arrière.

Dans des relations normales entre les commandants de différents grades, les rapports provenant des lignes avant doivent exercer une influence notablement plus grande sur le déroulement de la bataille que les ordres transmis depuis l'arrière. Depuis l'arrière, tant que la bataille se poursuit, on ne peut transmettre que quelques mots d'encouragement et des informations sur les changements de la situation stratégique. Les requêtes et opinions des commandants présents sur la ligne de front — concernant la direction du feu d'artillerie, l'envoi de canons et de mitrailleuses en première ligne, la meilleure orientation des réserves — sont directement liées au poste de commandement. Le 27 septembre 1904, à la veille de l'assaut général de la « maudite » colline, le commandant du 1er bataillon du 21e régiment d'infanterie de Sibérie orientale, le lieutenant-colonel Nekrasov, avancé jusqu'à la position japonaise, rapporta qu'il n'avait pas besoin de renfort, que de grandes forces ici n'obtiendraient pas de succès, et qu'il serait plus avantageux de lancer l'attaque depuis l'est, du côté de Taidzhiké. Malheureusement, on ne prêta pas attention au lieutenant-colonel Nekrasov ; les forces principales du 3e corps sibérien furent gaspillées ici sans résultat, et le succès du 23e régiment d'infanterie de Sibérie orientale, avançant depuis l'est, ne fut soutenu par personne. Les rapports des lignes avant orientent les commandants supérieurs et servent de base aux ordres transmis ; ces rapports reflètent dans les états-majors le pouls de la bataille. Dans les lignes de bataille, on doit parler principalement, tandis qu'aux états-majors, on écoute.

Avec une certaine anémie et une léthargie dans la gestion des troupes, un travail inverse se produit. Au lieu de tracer le chemin avec les armes pour l'action des commandants, les subordonnés s'arrêtent chaque minute sur la question : que faire ? Du soldat au général, tous regardent en arrière ; au lieu de concentrer toute leur attention sur l'adversaire et, comme des prédateurs sur leur proie, d'attendre uniquement le moment propice pour un bond décisif en avant, tous attendent les ordres. Les rapports confus affluent abondamment dans les états-majors, mais ils manquent d'énergie pour l'action ; les chefs provenant des lignes de combat n'indiquent pas ce qu'ils ont décidé, ne présentent pas leurs exigences — leur langage est complètement différent ; la ligne de combat demande par ordre : « Que commandez-vous ? » — tout en indiquant en même temps la difficulté ou l'impossibilité d'actions actives. Les états-majors doivent donner les directives ; l'unité combattante ne fait qu'exécuter ce qui est prescrit : tout cela n'annonce rien de bon.

La lenteur de la direction se manifeste dans les échelons les plus bas sous la forme d'une méconnaissance générale de sa propre tâche, d'un besoin de direction et de susceptibilité face à toutes sortes d'influences extérieures. Les jeunes chefs ne savent pas quoi faire, vers quoi tendre. Les subordonnés, ne comprenant pas la méthode d'action choisie, n'assimilent ni les objectifs ni le sens du combat. Au combat, ils perdent la notion de leur tâche ; dans les moments les plus critiques, lorsque des actions indépendantes et habiles avec l'arme sont nécessaires, les combattants ressentent le besoin de direction et se tournent vers l'officier ou le soldat agissant avec quelque assurance. L'ennui entraîne d'énormes pertes inutiles et compromet l'offensive. Le besoin de direction est l'opposé de l'initiative individuelle.

À la guerre, la capacité de choisir de manière autonome le chemin vers un objectif commun est particulièrement importante. Sur le champ de bataille, cette qualité est précieuse aussi bien pour les supérieurs que pour les commandants de compagnies et les soldats — chacun doit savoir tracer un nouveau sentier vers la victoire. Un soldat capable de choisir lui-même et avantageusement la

voie vers le contact avec l'ennemi vaut des dizaines d'autres, qui ne font que suivre le chef. Les chemins faciles — le lot de la médiocrité — ne mènent pas à la victoire.

Pour faciliter le commandement au combat, faciliter la concentration des efforts de tous les combattants, sans laquelle le succès est inimaginable, il est nécessaire que tout le personnel de l'armée soit préparé à l'exécution de la mission de combat. Les officiers et les soldats doivent comprendre que l'objectif commun est de vaincre l'ennemi, et que pour y parvenir il n'existe qu'un seul moyen : une action énergique et habile avec les armes. En temps de paix, il faut former dans l'armée des personnes capables de poursuivre de manière autonome l'objectif commun.

Les soldats doivent clairement comprendre leur mission — tuer et blesser l'ennemi. Un rapport sur l'apparition de l'ennemi ne doit pas être accompagné de la question — que faire ? — car il ne peut y avoir qu'une seule réponse. Seuls les mauvais tireurs demandent l'autorisation pour ouvrir le feu.

10. Commandement

La partie la plus importante de l'ordre de bataille est celle qui agit directement avec les armes dans les conditions les plus décisives, la partie la plus avancée. Du succès qu'elle remporte dépend le résultat de la bataille. Les autres parties de l'ordre de bataille ont un caractère fonctionnel et auxiliaire. Leur rôle est de fournir aux hommes et aux moyens matériels la partie agissant avec les armes, de la protéger contre les forces ennemies, et de développer son succès.

Les personnes se regroupant dans la partie la plus importante de l'ordre de bataille, tant sur le plan commandement que sur le plan physique, sont les plus éloignées de la direction suprême de l'armée. Cependant, un lien étroit entre le commandant et les combattants est nécessaire. S'il n'y a pas de confiance mutuelle, de respect et de compréhension, s'il n'y a pas de proximité à la Souvorov — un lien idéologique et spirituel — entre le commandant et les combattants, alors rien ne pourra combler le fossé créé par la différence de statut entre eux ; les chefs se retrouveront seuls, les soldats également ; ni les uns ni les autres ne pourront répondre aux exigences du combat moderne.

Le chef, en disposant de son domaine, ne doit pas montrer une compréhension étroite et égoïste de la peur. Le chef ne doit pas être un simple comptable des forces qui lui sont confiées, ni être un spécialiste limité, un mécanicien surveillant le bon fonctionnement de sa section de la machine générale — le chef doit diriger toutes les forces de son intelligence vers la compréhension de la question : comment aider la partie de l'infanterie qui s'est accrochée à mort à l'ennemi.

Les aspirations des chefs de tous les grades doivent être indissolublement liées à la partie la plus importante de l'ordre de bataille. Dans la conscience de toutes les branches de l'armée, dans la conscience du service de l'arrière, doit s'imposer la conviction que petit groupe d'infanterie, poignée de courageux, avançant vers l'avant — est la force et l'espoir de la patrie ; le devoir de toute l'armée, depuis le commandant en chef jusqu'au dernier soldat non en formation, est de leur faciliter la tâche, de les soutenir dans la mesure de leurs forces et de leurs capacités.

La pensée ne doit être séparée en rien de l'action ; ayant compris comment frapper l'ennemi ou protéger ses propres troupes des pertes, chaque chef doit immédiatement passer à des actions énergiques. De la réceptivité et de l'initiative des chefs individuels dépend la victoire de petites batailles ; c'est également d'eux que dépend l'utilisation des succès obtenus, leur propagation aux secteurs voisins et sur tout le champ de bataille.

Si les troupes ne sont pas suffisamment préparées à accomplir le travail qui leur incombe en temps de guerre, le personnel de commandement doit continuer son activité pédagogique inachevée à l'avance ; il lui appartient de développer et d'expliquer oralement et dans les ordres non seulement les innovations provoquées par des situations particulières, mais aussi les bases des affaires militaires. Telle est la destinée des chefs dans des armées improvisées. Si les divisions sont commandées par des gouverneurs et des amiraux, et les régiments par des avocats et des artistes, il faut d'abord pour chaque opération tactique convenir de la manière d'agir ; le chef de telles troupes est privé de la possibilité de concentrer son attention sur l'ennemi : il ne lui reste qu'à surveiller ses soldats, auxquels il faut corriger les erreurs à chaque instant et expliquer chaque mouvement.

Un des principaux avantages de l'organisation de troupes permanentes réside précisément dans le fait que le travail pédagogique préalable peut être accompli à temps, avant le début de la guerre ; que dès le commencement des opérations, les chefs de tous les niveaux se basent sur des notions approximativement identiques des actions de combat, parlent le même langage tactique et se comprennent immédiatement. Les commandants peuvent concentrer toute leur attention sur l'ennemi, sur les actions de combat ; leur travail ne consistera pas à corriger les erreurs des subordonnés, mais à établir correctement les tâches pour leurs actions. Dans les troupes permanentes, n'ayant pas de préjugés, formées conformément aux exigences de l'activité de combat, les commandants peuvent ne pas se laisser absorber par des détails dans la disposition des troupes, mais concentrer leur attention sur l'essentiel ; cet avantage doit être impérativement utilisé.

La complexité de la situation des opérations de combat impose des exigences sérieuses au commandant ; chacun n'a que la capacité d'accomplir sa propre tâche. Les opérations doivent être conduites méthodiquement, avec réflexion, et cela n'est possible que si la direction est prévoyante, si chaque chef ne vit pas tant dans le présent que dans le souci de l'avenir. L'esprit du commandant doit être avec les troupes, mais sa pensée doit anticiper leurs actions. L'attention du commandant doit se porter principalement non sur les secteurs déjà occupés par les troupes, afin de diriger directement leur activité, mais sur les secteurs où les troupes ne sont pas encore déployées, mais qui peuvent devenir le lieu d'actions tactiques. Le commandant ne doit pas enseigner à ses subordonnés — pour cela, le temps manque souvent — mais avant tout se préparer lui-même à la tâche difficile de diriger les troupes dans une situation de combat riche en contingences.

L'importance de la personnalité au combat est immense ; nous ne voulons absolument pas dire que le commandant doit s'éloigner des troupes, n'être pour elles qu'une simple signature, un nom qui confère force légale aux documents émanant de son état-major. Chaque commandant doit avant tout être une personnalité remarquable, énergique et proactive. Pour provoquer une tension maximale dans les forces, le commandant doit avant tout posséder la volonté et l'aspiration à l'action personnelle. L'importance de la personnalité au combat est telle que même la pédagogie est pertinente, si elle résulte d'une influence personnelle pendant le combat.

Voici une description simple et sincère des actions d'une personnalité puissante au combat, faite par un officier de troupe (je la rapporte de mémoire).

«Il avait été ordonné à ma compagnie de passer de la réserve au soutien du 24^e régiment de fusiliers de Sibérie orientale. La compagnie se déplaçait en colonne de peloton et, dans cet ordre, se retrouva soudain dans la zone d'action d'une shrapnelle japonaise. Les éclats de shrapnelle commencèrent à se concentrer autour de nous. Mes soldats et moi étions tellement désorientés que nous continuions à avancer dans cet ordre inadapté, subissant des pertes. Le commandant du 24^e régiment, le colonel Lechitsky, ayant remarqué notre mouvement maladroit, s'approcha de la compagnie et expliqua calmement que les colonnes de compagnie sont une formation qu'il ne faut pas utiliser sous un feu d'artillerie réel ; qu'à cette distance des Japonais, il est plus avantageux de se déplacer en zigzag peloton par peloton. Il ordonna de réorganiser la compagnie et indiqua l'approche la plus avantageuse pour atteindre la chaîne des tireurs. Sous le flot de shrapnelles, le colonel Lechitsky me rappelait étonnamment un professeur de langue russe corrigeant la dictée d'un élève du cours préparatoire. Comme un seau d'eau froide, la leçon de tactique, donnée dans un tel environnement inhabituel, et surtout le ton de l'instructeur, eurent un impact sur le commandant de compagnie ; il s'éclaircit, reprit ses esprits après sa confusion, et avant de quitter la formation à cause de graves blessures, il put donner des ordres de manière efficace.

La base pour donner des ordres est l'orientation des chefs. Pour diriger les actions des troupes, il faut disposer d'informations sur l'ennemi et la situation sur le théâtre des opérations militaires. L'expression autoritaire de la volonté du commandant repose sur le fait que la situation lui est mieux connue qu'à ses subordonnés. L'analyse des actions de combat confirme que le savoir est une force réelle.

Dans la hiérarchie nombreuse des chefs militaires, formée dans l'esprit d'indépendance et de spécialisation selon le grade, la direction effective des troupes doit appartenir à celui qui est le plus informé à un moment donné de la situation.

Tant que le rapprochement avec l'ennemi à une distance décisive n'éclaircit pas pour les unités avancées d'infanterie la situation, les supérieurs hiérarchiques sont nettement mieux informés tant de la situation générale sur le théâtre des opérations que de la signification des événements sur une parcelle relevant du champ de vision des officiers subalternes et des soldats. Une plus grande connaissance se traduit en pratique par le maintien entre les mains des supérieurs du contrôle des actions. Les supérieurs concentrent les troupes sur des directions stratégiques importantes et organisent l'ordre de bataille, regroupant les forces selon différents objectifs et approches ; ils indiquent la tâche et, dans la mesure nécessaire pour maintenir l'unité des actions, le mode d'exécution.

À mesure que l'on se rapproche de l'ennemi, des instances de plus en plus jeunes sont appelées à l'activité créative. La gestion des troupes ne peut pas être décidée de manière autoritaire depuis le sommet lorsque l'infanterie est déjà engagée dans un combat sérieux. Le passage à l'action armée ouvre les yeux des officiers subalternes eux-mêmes.

L'indication des détails au combat apportera à peine un avantage, car pour les officiers subalternes, la situation d'utilisation des armes est plus visible. Quant à la mission de combat — infliger des pertes à l'ennemi par une action habile et énergique des armes — elle doit être inculquée aux troupes à l'avance, par l'éducation et l'instruction en temps de paix.

Un ordre, non fondé sur une connaissance réelle de la situation, conserve sa valeur formelle de prescription avec les signatures appropriées, mais perd son poids interne, cette autorité que lui confère la connaissance. À condition que les subordonnés connaissent mieux les circonstances des actions que le supérieur lui-même — et que celui-ci tente néanmoins de diriger les détails — la gestion au combat prend un caractère bureaucratique, avec tous les défauts que cela implique. Les troupes perdent confiance en leurs commandants, et l'exécution des ordres devient terne, dépourvue de la détermination qui seule peut conduire à la victoire.

La frontière entre la direction venant d'en haut et l'initiative venant d'en bas dépend des limites de connaissance dans la situation sur une zone donnée du champ de bataille entre différentes instances.

On pourrait citer un grand nombre d'exemples où les ordres donnés se révélaient inappropriés, car les informations sur la situation ne correspondaient pas à l'état modifié; probablement, davantage de tels ordres sont donnés en période de combats que d'ordres opportuns et adaptés à la situation.

Nous ne pensons pas, cependant, nier toute intervention de la part de la direction supérieure dans les actions des unités offensives. Il arrive que « de ce côté » cela se remarque ; que sous l'influence du feu ennemi, l'équilibre mental des exécutants soit perturbé et la situation prenne une interprétation totalement erronée ; dans de très rares cas, la résistance opposée par l'ennemi est si négligeable que pour obtenir un grand succès, il est possible de l'ignorer jusqu'à un certain point et de se limiter à l'exécution précise du plan préalablement établi.

En général, il faut accorder aux exécutants une grande autonomie. L'intervention n'est permise que pour la régulation générale des actions militaires individuelles ; la difficulté de la gestion réside dans le fait de combiner dans les instructions données à distance la détermination dans la définition de la tâche et la prudence dans l'indication de la méthode d'exécution.

En tactique, l'idée du chef de guerre est encore plus dangereuse que dans la stratégie. Il est grandement tentant de vouloir diriger les actions de combat avec les yeux rivés sur les vastes champs de bataille modernes. L'amélioration des moyens de communication externe et la durée accrue du déroulement des combats incitent les commandants individuels, peu dotés d'initiative, à solliciter auprès de leur supérieur des instructions précises. « Celui qui est présent sur place juge mieux des circonstances ». « Entrer dans la discussion d'un rapport est toujours dangereux, et la plupart du temps inutile, car celui qui observe de loin peut à peine évaluer la situation plus correctement que l'exécutant lui-même ».

Et à l'époque de Napoléon, la chose la plus difficile était de prendre des décisions ; maintenant, quand chaque chef peut toujours parler par téléphone même avec le commandant en chef, décider de manière autonome est encore plus difficile.

Sur les champs des batailles des époques passées, le service d'observation était principalement assuré individuellement par les officiers supérieurs — commandants d'armées et commandants de corps. Sur de nombreux champs de bataille, on montre des tumulus d'où les généraux observaient le combat et dirigeaient les troupes. Aujourd'hui, les batailles se déroulent sur de vastes espaces ; la difficulté de surveillance en raison de l'augmentation des distances, de la poudre sans fumée et de l'emploi des troupes sur le terrain a beaucoup augmenté. Sur la plaine de Liao-Yang, on pourrait indiquer un arbre auquel l'un de nos commandants de corps s'était accroché pour observer la bataille du 17 août 1904 ; mais il n'a rien vu ou presque rien. Même le commandant de régiment ne peut plus se contenter des impressions directes.

Dans les montagnes, les commandants, en montant pendant le combat aux points les plus élevés, pouvaient observer des parties importantes du secteur de combat. Mais l'éloignement des commandants vers les sommets, à 2–3 heures de route des routes, isole les commandants de l'ordre de bataille et complique énormément la gestion.

L'observation ne constitue qu'une partie du travail concernant le commandement des troupes; nous n'exprimons en aucun cas le souhait que les supérieurs restent pendant le combat dans des lieux confortables ; mais il serait erroné de n'avoir à la place des commandants que des observateurs.

Les moyens modernes de transmission rapide des informations permettent au chef de se servir non seulement de ses impressions personnelles, mais aussi du travail d'observateurs éloignés de lui. Un service organisé de manière appropriée pour la surveillance facilitera considérablement la tâche de gestion.

Lors de la défense, et de préférence aussi lors de l'offensive, dès que la distance jusqu'à l'ennemi devient inférieure à un passage, il faut établir un service d'observation de l'ennemi et du terrain qui nous sépare de lui. Il est nécessaire d'instaurer des « postes de garde ». Nous utilisons ce terme maritime parce qu'il a déjà été introduit dans certaines fortifications terrestres pour désigner les services établis à l'approche de l'ennemi dans chaque section de défense, avec des officiers de garde accompagnés d'observateurs et de signaleurs. Pour le positionnement des postes de garde, il convient de se servir des hauteurs, des ballons, ainsi que des unités envoyées depuis les positions occupées par les troupes.

Le service d'observation est nécessaire non seulement pour le tir d'artillerie, mais aussi pour la gestion générale. Comment établir ce service dépend des détails de son organisation. Il serait superflu d'avoir un service d'observation distinct pour l'artillerie et pour les états-majors. Il est souhaitable que toutes les personnes qui, de par leur position dans l'ordre de bataille, peuvent fournir des observations précieuses, soient impliquées dans le service : les officiers des unités d'infanterie stationnées sur les hauteurs, les observateurs d'artillerie, les officiers de garde, ainsi que les officiers de l'état-major spécialement désignés.

11. Offensive passive et défense active

Selon le conseil de Napoléon, il ne faut pas attaquer de front des positions que l'on peut contourner ; il ne faut pas faire ce que veut l'ennemi ; par conséquent, il faut éviter le champ de bataille qu'il a reconnu, étudié et surtout fortifié. Il faut contourner.

Une plus grande ou moindre partie des troupes pourra être dirigée par contournement ; ayant dépensé de plus grands efforts pour le mouvement, cette partie devra entrer en combat avec l'ennemi à un point important du champ de bataille. Les autres parties doivent-elles rester des spectateurs passifs de la décision de l'opération ?

L'un des avantages les plus importants de l'attaque par rapport à la défense réside précisément dans la possibilité d'augmenter considérablement le nombre de troupes engagées sur le champ de bataille au moyen uniquement des troupes présentes. « La force réellement appliquée est une très petite fraction de la force existante. » Une masse inactive et passive représente zéro, car au combat, seules les forces réellement déployées sont prises en compte. Les unités qui n'agissent pas aux moments décisifs de la bataille n'influencent pas son issue.

Lors de nos tentatives pendant la guerre précédente de prendre l'initiative, nous ne frappions qu'au point que nous considérions comme le plus important. Neuf dixièmes de notre armée restent toujours inactifs ; c'est une triste dégénérescence de l'ordre de bataille célèbre et oblique ; dans les conditions modernes, l'offensive ne doit pas se limiter aux actions de combat de la partie de l'armée que l'on a réussi à diriger vers le point décisif du champ de bataille par un manœuvre habile.

Est-il possible, lors d'un combat offensif, de se rapprocher de l'ennemi pour le frapper uniquement dans les zones où il n'est pas préparé, n'a pas construit de tranchées, et où sa position est insatisfaisante sur le plan stratégique et tactique ? Ou bien, lors du combat, chaque unité doit-elle, malgré parfois des conditions de lutte défavorables contre l'ennemi, investir également son effort dans l'élan général vers la victoire ?

La bataille n'est pas un petit commerce, mais un grand événement ; sans un effort extrême et collectif, il est impossible d'obtenir la victoire ; si l'on considère les actions actives possibles seulement dans des conditions particulièrement favorables, alors l'offensive sera assurément menée de manière lente, par petites parties ; la majeure partie des troupes ne trouvera pas un contexte approprié pour des actions actives et sera perdue pour le compte final des efforts.

Les troupes agissant contre le front de position ne peuvent et ne doivent pas rester inactives ou se limiter à de faibles démonstrations. « Il est impossible de distinguer entre un combat démonstratif et un combat décisif ». Toute l'armée doit attaquer aussi résolument que possible, sinon la défaite des unités de contournement est inévitable.

Dans une armée qui n'a pas assimilé la méthode de combat offensif, l'expression « attaque frontale » est prononcée presque avec horreur. Mais sans attaque frontale, il ne peut y avoir de flanc. La ligne de défense est tracée par notre offensive ; toute offensive, dès qu'elle est détectée avant que l'ennemi ne soit mis en déroute, l'oblige à se tourner vers nous, et nous devons l'attaquer de front. Les compagnies, si elles ne mènent pas une attaque en vain, avancent toujours vers l'ennemi de front.

Nos efforts pour contourner obligent l'ennemi à se replier. Il existe une limite au-delà de laquelle la percée d'une position fortifiée est plus avantageuse que le contournement.

L'espoir vain de vaincre l'ennemi par de simples manœuvres ne doit tromper ni les troupes, ni le commandant. Il faut savoir manœuvrer, mais pas pour éviter l'attaque contre l'ennemi ; il faut être prêt à vaincre l'adversaire dans des épreuves de combat difficiles.

Le développement exceptionnel de l'idée de manœuvres logiques entraîne naturellement le désir de résoudre l'opération par un seul manœuvre. C'est la théorie de l'offensive stratégique et de la défense tactique ; elle est sans aucun doute artificielle et extrêmement inadaptée à la situation contemporaine. Les actions sur le champ de bataille représentent le développement naturel de la

manœuvre sur le théâtre de la guerre. « La stratégie et la tactique ne sont pas séparées, elles vivent des mêmes idées et expriment leurs décisions sous des formes identiques. » L'activité en stratégie ne peut produire des résultats que si elle est couronnée par des actions dans le domaine de la tactique.

L'idée d'une offensive stratégique lors d'une défense tactique se résume à un mouvement courageux loin de l'ennemi, et à un arrêt brusque après avoir établi un contact avec lui. C'est la théorie du lapin qui attrape le tétanos lorsqu'il rencontre le boa. Au moment décisif, l'initiative des actions est volontairement cédée à l'adversaire. L'inaction sur le champ de bataille ne convient qu'à celui qui reste inactif sur le théâtre de la guerre. Une fois que nous avons pris l'ennemi à la gorge, il faut l'étrangler. Le chemin vers la victoire est si escarpé qu'il est impossible de s'y arrêter.

Très souvent, la même catégorie en substance confond également la notion de préjugés des juges avec celle de la défense active.

Le principe qui en est à la base peut souvent être formulé ainsi : « demain, demain, pas aujourd'hui — c'est ce que disent les paresseux ». N'ayant pas une détermination suffisante pour agir activement et prendre l'initiative, ils se tournent vers des actions passives et attentistes, reportant leur activité à plus tard.

On ne peut pas réussir uniquement par la défense. La défense n'a de sens que comme un cas particulier parmi tous les efforts militaires de l'armée. La défense ne peut être que temporaire et représente une utilisation raisonnable des forces des troupes seulement dans le cas où nous avons l'intention de profiter du temps gagné pour passer à l'offensive. Compter atteindre la victoire uniquement par des actions défensives serait fondamentalement incorrect.

Il serait une erreur pour le défenseur de rester passivement dans ses abris, que chaque unité se cantonne à sa position, observe la défaite de ses voisins et attende son tour. En se contentant de représenter l'ennemi désigné, sans manifester ni volonté ni réflexion au combat, il est difficile d'espérer réussir.

Des actions actives en défense sont nécessaires, mais il ne faut pas les réduire à de simples coups de baïonnette. Lors d'un combat de jour, en se tenant à distance de tir efficace de l'ennemi et sans obtenir de supériorité de feu sur lui, il serait erroné d'arrêter le feu pour céder des positions de tir et se précipiter pour attaquer à la baïonnette. L'idée fausse que les actions actives se limitent à une offensive formelle visant à conclure le combat par un coup de baïonnette est très répandue. Ce n'est pas de l'activité, mais simplement un manque de ténacité en défense, l'absence de respect pour le combat de feu et non pas un art dans ce domaine. Une telle charge sera dans la plupart des cas repoussée ; la position de tir qui servait de base pour une contre-attaque sera perdue.

Il est erroné d'affirmer qu'une défense réussie doit nécessairement se terminer par une offensive générale. La tâche spécifique de défendre un secteur peut être pleinement accomplie dans de nombreux cas, si seulement il est possible de conserver ses positions. L'offensive doit être menée uniquement avec la ferme intention de réussir ; pour l'offensive, il faut disposer de moyens et de forces suffisants. Une offensive, une fois commencée, doit être menée sous la forme d'un combat planifié, prolongé et tenace, et non d'un coup rapide.

La défense a généralement des propriétés très défavorables ; il faut le reconnaître sans réserve, sans se rassurer en espérant pouvoir y apporter un fort correctif par des actions significatives à la fin du combat. La seule propriété positive du mode d'action défensif est une moindre dépense de troupes sur un secteur donné, une économie de forces vives pouvant être utilisée pour des objectifs offensifs sur un autre front. Le gain de temps que procure la défense — quelques heures — doit être employé par le commandant pour des actions stratégiquement décisives, sinon la défaite est inévitable. Surcharger les lignes de combat avec des troupes pendant la défense, afin de pouvoir passer partout à des actions actives, serait une grave erreur ; nous renoncerions à l'initiative et adopterions un mode d'action passif en attendant les erreurs de l'ennemi : nous nous soumettrions à sa volonté.

Le défenseur ne pourra, sauf dans des cas exceptionnels, saisir l'initiative par ses actions directes ; en général, il ne faut pas compter là-dessus. Mais le défenseur doit agir de manière suffisamment active pour ne pas représenter une cible morte pour l'ennemi, sur laquelle il pourrait

correctement viser et calculer son attaque. Le défenseur doit garder à l'esprit de provoquer un changement dans la situation, si possible de manière soudaine pour l'ennemi, afin de perturber ses plans et intentions. L'activité du défenseur se manifestera dans la dissimulation de ses intentions, dans la contre-action de la reconnaissance ennemie et dans la prise de sa disposition finale au combat seulement au moment nécessaire.

Pendant une offensive sérieuse de l'ennemi, il est très avantageux pour les défenseurs de se positionner en avant sur les sections non attaquées de la position afin d'encercler les attaquants sur le flanc. Les Japonais suivaient cette méthode lorsqu'ils devaient repousser nos tentatives de contre-offensive. L'action même de petites unités sur les flancs de l'attaquant a une grande importance.

Dans de nombreux cas, il semblait possible d'attaquer le flanc des unités japonaises en progression. Cette question a été soulevée à plusieurs reprises lors des opérations de Lyaoyang, de Shachensk et de Mukden. Malheureusement, nous sommes restés dans le domaine des discussions et n'avons pas entrepris d'actions concrètes.

12. Symptômes dangereux

Les batailles, auxquelles participent d'importantes masses de troupes, s'étendent dans le temps et dans l'espace. Le combat ne fait pas rage tout le temps sur toute l'immense étendue du champ de bataille. Selon l'objectif poursuivi par les adversaires, le combat s'enflamme à un endroit, puis s'éteint. L'idéal de la bataille, une victoire complète « avec peu de sang », consiste en une concentration simultanée de toutes les forces de l'armée, mais en raison des difficultés de déplacement sous le feu, des caractéristiques du terrain et du renforcement des fortifications, et enfin à cause des vastes distances à franchir lors des manœuvres sur le champ de bataille, cet idéal n'est désormais plus atteignable. Des intervalles se forment sur le champ de bataille où le combat est faiblement soutenu par les deux côtés ; des intervalles se forment également dans le temps, durant lesquels les actions de combat s'arrêtent même dans les zones où les adversaires poursuivent des objectifs actifs. Ces intervalles dans le temps et dans l'espace divisent la bataille en une série de combats plus ou moins distincts, liés entre eux par une idée commune.

La division de l'opération générale en une série d'opérations particulières complique fortement la gestion globale ; il est particulièrement nécessaire de choisir soigneusement les chefs particuliers, car ils se trouvent dans le rôle difficile de commandant autonome. Il faut que toute l'armée, du commandant en chef au simple soldat, soit capable de s'élever mentalement au-dessus des obstacles séparant le champ de bataille et d'unir en un tout idéologique les différents épisodes de combat. Sinon, l'élan offensif de l'armée sera dispersé en une série de confrontations mineures, peu pertinentes et mal conduites selon le plan.

On appelle aux petites batailles par nécessité les peuples qui n'ont pas la capacité de livrer une bataille générale à des troupes régulières. Mais lorsqu'une armée régulière se livre à de petites batailles, à une sorte d'actions de guérilla contre le front de l'ennemi, cela constitue un signe inquiétant, indiquant que le personnel de commandement n'est pas à la hauteur des exigences et que l'armée ne dispose pas d'une coordination interne suffisante pour infliger un coup à l'ennemi avec de grandes forces.

La valeur de l'armée dans son ensemble se reconnaît à la force des coups qu'elle porte ; les petites batailles sont une décomposition, c'est la tendance de l'organisme conscient de sa faiblesse à donner l'illusion d'activité.

La relation entre les troupes participant à la bataille et celles qui restent inactives sert d'indicateur de l'état intérieur de l'armée.

Tant que l'armée conserve un moral vif, elle répond à toute offensive de l'ennemi par le renforcement de la résistance sur le lieu attaqué. Les réserves se concentrent en temps voulu sur les points menacés, en renforçant en partie leurs garnisons et en occupant en partie de nouvelles positions de tir pouvant servir à bombarder les approches.

Au contraire, lorsque la défaite est déjà proche, la défense devient faible, passive, ses forces morales sont déjà épuisées. Dès qu'un point que l'ennemi prévoit d'attaquer est identifié, les forces commencent immédiatement à s'amenuiser : tout disparaît, en partie sous un prétexte plausible, en partie à cause d'un « malentendu ».

L'accumulation de réserves inutilisées représente un symptôme préoccupant

Parfois, la réserve est spécialement assignée pour permettre au commandant supplémentaire de ce groupement de montrer sa participation au combat. Ainsi, par exemple, le secteur de combat moyen de Landyasan lors de la campagne (août 1904) était défendu par le 23^e régiment d'infanterie de Sibérie orientale avec deux batteries. Il était naturellement prévu de placer le secteur sous le commandement du régiment, puisque c'était le commandant de la brigade d'artillerie qui dirigeait le tir des batteries et qu'il n'y avait pas d'autres troupes. Mais, selon la disposition, le commandant du secteur a été désigné pour le détachement de l'Est : le général-major Krechinsky. Afin de ne pas écarter le commandant de combat du régiment sous le colonel Turov, le commandant de brigade dut

lui soumettre toute la force combattante et se réserver une seule compagnie comme réserve. Des jouets pour adultes !

Parfois, en augmentant le nombre de troupes inactives, on s'appuie sur le préjugé concernant la réserve générale. La réserve générale ne peut être considérée ni comme une réserve ultime, ni comme une partie des troupes agissant à partir de l'unité de combat selon une méthode tactique. La différence entre la réserve générale et les autres parties de l'ordre de bataille est exclusivement stratégique : tandis que les autres parties de l'ordre de bataille s'opposent à la volonté de l'ennemi, le retiennent, parviennent à contrer des circonstances aléatoires, la réserve générale sert au commandant comme un moyen de soumettre les événements de la bataille à sa volonté, de prendre l'initiative et d'imposer à l'ennemi le mode d'action. Du point de vue tactique, la réserve générale est une partie des troupes comme les autres, parfois entrant en combat plus tard, parfois en même temps, parfois même avant les autres. À Bautzen et à Mukden, la réserve générale apparaît après les unités de combat ; mais les batailles d'Austerlitz et de Liaoyang commencent précisément par l'attaque de la réserve générale. L'importance de la réserve générale en tant que partie de l'ordre de bataille ne découle que des résultats stratégiques que nous attendons de ses actions militaires.

Réserve générale — avant tout réserve stratégique ; c'est la manifestation de la volonté active du commandant, et si, en raison de son indécision ou de sa passivité, ou de la mauvaise composition de l'armée, ou de l'équipement insuffisant avec des moyens techniques, le commandant est incapable de mettre en œuvre sa poussée volontaire active, alors il n'y a pas de réserve générale. Il serait vain d'augmenter des unités sans forces combattantes au détriment des forces en action, et d'accumuler d'énormes réserves à l'arrière — la réserve générale, en tant que concept exclusivement stratégique, conditionnée par le rôle opérationnel approprié des troupes, ne sera pas effective.

Lorsqu'il existe une réserve générale, toute unité qui a encerclé ou contourné l'ennemi, ou qui a renversé une partie correspondante de l'ordre de bataille de l'ennemi, est considérée comme faisant partie de cette réserve. Toute unité mise en place pour une nouvelle attaque contre l'ennemi constitue également une partie de la réserve générale (division de Desaix à la bataille de Marengo).

Lorsqu'il n'y a pas de réserve générale, il n'y a pas non plus de choses contournées ou encerclées, il n'y a que des éléments encerclés, contournés et isolés (la division de Birger à la bataille de Mukden) ; il n'y a pas d'objectifs d'action devant — l'ennemi n'a pas de points sensibles — de clés stratégiques ; seulement, chez nous, partout, des points vulnérables nécessitant une protection spéciale.

« Les réserves chez les Russes ne sont qu'un moyen de parer les imprévus, et non un moyen puissant de commandement supérieur pour soumettre la volonté de l'ennemi. »

Nous avons des réserves «générales» à la disposition des chefs suprêmes, des commandants d'armées, des commandants de corps et des chefs de divisions, bien sûr, seulement sur le papier, car une armée possédant 20 réserves générales n'en possède en réalité aucune.

13. Communication, cohérence et cohésion

Ces notions sont souvent confondues ; on croit parfois qu'en enchevêtrant les positions des troupes avec des fils télégraphiques, on assurera la cohérence de leurs actions. C'est un préjugé.

Dix mille Grecs, privés trahitusement de leurs chefs, accomplissent leur étonnante défection de Perse ; eux-mêmes, sans leurs dirigeants, représentaient une unité fortement soudée.

En 1809, à la veille de la bataille de cinq jours, Napoléon et Berthier, son chef d'état-major, éloignés l'un de l'autre de 70 verstes, donnèrent des ordres analogues pour parer l'offensive de l'archiduc Charles. Ils étaient séparés par la distance, mais leurs aspirations et pensées communes les reliaient comme par un télégraphe sans fil.

Pendant la guerre russo-japonaise, il y eut un cas où deux états-majors de corps se sont installés dans le même village. Dans chaque état-major, il y avait un officier chargé des communications avec l'autre état-major ; le matin et le soir, les états-majors échangeaient des rapports urgents, transmis à travers la rue par des officiers de cavalerie spécialement désignés. Les officiers des deux états-majors se connaissaient, étaient amis et se rendaient visite. Un câble téléphonique traversait la rue, reliant les postes des deux états-majors. Il était difficile d'avoir une plus grande communication, mais il n'y avait aucune coordination d'actions.

Si les voisins ne sont pas animés des mêmes idées, alors la frontière entre les parcelles sur le champ de bataille — c'est une ligne conditionnelle et imaginaire — représente un obstacle sérieux pour se porter mutuellement secours. Si l'égoïsme des différentes parties est grand, les voisins se considèrent seulement comme des alliés temporaires ; chacun ne répond que de lui-même ; l'allié doit se satisfaire de ne pas être victime d'une mauvaise farce, mais il peut toujours être certain que l'échec lui retombera dessus. Lorsque nous subissions une défaite (Tyurenchen, Gaotulin), et qu'au sein d'une division se trouvait une partie d'une autre, quelles que soient les rumeurs répandues à son sujet.

Les relations non pas avec ses propres troupes, mais avec ses voisins constituent la meilleure caractéristique d'un général. Comme il était agréable d'avoir pour voisins les généraux Mishchenko, Samsonov, Danilov, et quel malheur c'était d'agir aux côtés des autres, toujours en se méfiant des trahisures. Combien de désagréments a endurés la seule 6e division de fusiliers de Sibérie orientale !

Une compagnie décente ne peut être composée que de personnes de rang ordinaire. Tous les dirigeants doivent avant tout être des gens aux mains propres et à la bonne réputation.

Il existe un patriotisme local. Aux yeux de telle ou telle partie de la population, les intérêts locaux surpassent les intérêts de l'État. Il en va de même dans l'armée. La solidarité générale entre tous les défenseurs d'un même État n'est pas suffisamment développée. On cultive de petits égos, des ambitions restreintes — l'honneur corporatif des branches spécialisées et privilégiées de l'armée, les notions corporatives des petites unités. Les intérêts de telles parties sont placés au même niveau que ceux de l'armée, voire au-dessus. À la guerre, l'égoïsme des différentes unités ne porte pas de bons fruits.

Lors de la guerre russo-japonaise, un exemple très instructif de violation des communications est représenté par la marche-manœuvre de la 1re armée mandchoue dans la nuit du 23 février 1905.

Le 22 février, nos troupes occupaient la position indiquée sur le plan. Il était clair pour tous que le centre de gravité de la bataille allait se déplacer vers les environs de la station d'Ussikhai, au nord de Mukden.

Le général Kouropatkine a décidé de laisser nos positions sur la rivière Shahe, car une défense plus longue aurait pu conduire à une catastrophe. Il a été ordonné à la troisième et à la première armée de se retirer sur la rivière Hunhe ; cette manœuvre réduisait le front de ces deux armées d'une fois et demie ; principalement, le commandant en chef comptait emprunter une partie de leurs troupes pour des actions décisives à Ussythaï.

La manœuvre de la VI^e armée ne provoquait aucune confusion. Quant à la I^e armée, elle ne pouvait guère se concentrer sur le fleuve Hunhé depuis ses positions étendues dans les montagnes. Si toutes les unités s'étaient déplacées directement vers le nord, par les routes tracées à l'avance pour les troupes, le premier corps d'armée n'aurait pas trouvé de place sur le Hunhé.

C'était précisément le sens de la manœuvre, qui lui apportait un avantage naturel ; le premier corps d'armée était libéré des tâches passives et, le soir du 23 février, pouvait se trouver près d'Usytkhaya, au point décisif du champ de bataille.

La disposition de la première armée, donnée pour cette marche, avait pour principal objectif d'empêcher le départ du premier corps d'armée de l'armée. On a tout tenté pour cela ! Dans la nuit du 23 février, le premier corps d'armée devait, sans suivre les routes, passer de son itinéraire de colonne à celui du quatrième corps sibérien ; le quatrième corps sibérien devait continuer vers l'est, en direction du deuxième corps sibérien. Sur la rivière Hunhe, le premier corps d'armée devait occuper des positions inconnues pour lui appartenant au quatrième corps sibérien, le IV^e corps sibérien à celles du II^e corps sibérien, le II^e corps sibérien encore plus à l'est. Le deuxième centre de gravité sur le champ de bataille, Fushun, était déjà clairement prévu ; les troupes de la 1^{re} armée s'y concentraient, en s'écartant vers l'est du point décisif de la bataille. La 1^{re} armée, satisfaite du résultat heureux des attaques dirigées contre elle, s'écartait du soutien des autres troupes, chérissant ses propres lauriers.

Sur la rivière Hunhe, la première armée se transformait en un organisme séparé et égoïste, et seul un fil télégraphique insignifiant la reliait aux autres troupes. Les tendances centrifuges prédominaient. Entre Fushun et Mukden, notre ordre de bataille ressemblait à un élastique étiré.

Le 24 février, un soldat japonais a tranché le fil télégraphique de Kiuzañ—un cordon ombilical qui unissait encore le nouveau-né à la partie restante de nos troupes, épuisées à l'ouest. L'effet fut surprenant ; d'un simple choc, notre armée se divisa en deux. Aucune tentative de contact ne suivit. La première armée banda immédiatement la plaie fraîche avec son arrière-garde flanquante et commença à battre en retraite selon un ordre régulier, laissant les autres à leur triste sort.

L'absence de cohésion dans les actions de nos troupes s'explique en partie par les retraits constants. Le succès et l'avance unissent les troupes ; l'échec et le repli dispersent les formations militaires.

Les actions défensives de l'infanterie consistent à résister à tout prix, quelles que soient les actions de l'ennemi ; résister lorsque tout vacille, lorsque tout semble perdu.

L'infanterie, une fois mise en retraite, est déjà compromise : la foi en soi-même, en ses capacités et au talent des officiers est ébranlée ; avancer et occuper du terrain perd tout sens lorsqu'elle recule devant l'ennemi. La terreur de la retraite, le manque de protection lors d'un repli face à un ennemi frappant de flanc se feront sentir au combat et mineront la force morale de l'infanterie. La tactique impose à la stratégie une exigence absolument catégorique : engager l'infanterie au combat uniquement dans des conditions où elle ne peut céder un pouce de terrain à l'ennemi.

La principale raison du manque de cohésion des actions de nos troupes lors de la campagne précédente était la nature que la guerre avait prise. La situation de combat dans la masse des hommes élimine rapidement l'instinct de chasse, le désir d'aventure, l'aspiration à se distinguer. Les forces morales des combattants sont épuisées jusqu'au fond ; seuls les principes fondamentaux concernant la patrie et la nation peuvent soutenir et unir les combattants.

Il y a une grande différence entre ces concepts. La patrie, ce sont des paysages familiers, l'intérieur de la maison, les rêves de ceux qui ont été abandonnés du côté étranger. La nation, c'est le mode de vie, les lois et les institutions ; c'est ce règlement avec lequel on s'immisce dans des monastères étrangers, cette idée que les gens sont prêts à prêcher avec des paroles, la plume et l'épée à tout le monde.

La patrie, ce sont des rêves ; la nation, c'est le devoir ; on aime sa patrie, on est fier de son pays. On défend sa patrie, on meurt pour elle ; au nom du pays, on attaque et on remporte des victoires.

Nous n'avons pas réussi à faire de notre dernière guerre une guerre nationale ; l'armée n'avait pas le soutien de l'idée de la patrie, car celle-ci était déchirée par des troubles intérieurs. L'armée offrait d'énormes sacrifices pour la patrie, mais il n'y avait pas de victoire.

14. En avant !

« La tactique des armées modernes est fondée sur deux principes : 1) les armées doivent occuper un front qui leur permette d'utiliser avantageusement toutes les armes à projectiles ; 2) elles doivent préférer les avantages de se positionner sur des positions qui dominent, enveloppent et enfilent l'ordre de bataille de l'ennemi, et il est avantageux de se protéger avec un fossé, un parapet ou d'autres moyens de fortification de campagne. »

La théorie courante de la formation du dispositif de combat est complètement insatisfaisante. Le dispositif de combat est considéré comme quelque chose d'immobile ; l'infanterie est divisée en force de combat et en réserve, sur les flancs droit et gauche, sans aucun rapport avec les objectifs poursuivis au combat. Dans la défense comme dans l'attaque, malgré la différence fondamentale des objectifs des forces, on obtient la même formation impersonnelle.

Nous avons beaucoup critiqué les préjugés répandus ; essayons maintenant de donner une théorie de la formation des ordres de bataille, en accord avec la réalité du combat ; essayons d'attirer l'attention du lecteur sur ce sujet moins gratifiant, mais positif. Commençons par les offensives.

L'ordre de combat est la disposition dans laquelle les groupes de combattants se forment au combat. Selon les conditions du combat, ces dispositions changent. Le but des formations d'ordre de bataille adoptées est de nous permettre de frapper l'ennemi le plus efficacement possible tout en rendant plus difficile pour lui de nous infliger des pertes.

Vers les zones plus ou moins importantes du terrain de l'opération à venir mènent des voies de diverses distances, représentant des approches stratégiques envers l'ennemi. La répartition des troupes sur ces approches est une tâche de stratégie. Elle doit être effectuée en fonction de l'objectif stratégique vers lequel conduisent ces voies, des approches tactiques dans lesquelles elles se transforment à l'approche de l'ennemi, de leur capacité de passage, et enfin, des conditions de résistance aux actions actives de l'ennemi pendant la progression du déplacement.

Le champ d'avancée doit être étudié avec une attention au moins égale à celle portée aux positions de défense. Il faut déterminer quelle force les troupes peuvent développer dans différentes directions. C'est la tâche la plus difficile du commandement supérieur.

Conformément au calcul effectué, chaque division doit se voir assigner un secteur d'attaque. La division représente un groupe de forces suffisamment important pour pouvoir atteindre de manière autonome l'objectif qui lui est fixé. Les divisions doivent agir en coordination les unes avec les autres ; mais, pour réussir, il est nécessaire que chaque division dispose d'une autonomie, exprimée par l'attribution d'une tâche spécifique et d'un secteur du champ de bataille particulier. Une division, en travaillant avec succès dans les missions qui lui sont indiquées, apportera le meilleur soutien à ses voisins.

L'ordre de bataille d'une division doit permettre de développer la poussée la plus forte et la plus durable contre l'ennemi, et doit offrir la résistance la plus puissante à ses actions. La formation de combat de l'armée se compose des ordres de bataille des divisions ; le combat de l'armée se décompose en une série de combats de divisions. La division est la plus haute unité tactique, équipée de tous les moyens nécessaires pour un combat acharné.

Souvent, certaines batailles sont livrées par des brigades et même des unités plus petites ; mais une attention particulière mérite l'ordre dans lequel les troupes d'une division mènent le combat. L'étude théorique de l'ordre de bataille d'une division permet de se familiariser avec tous les éléments de la disposition des troupes.

Le premier travail pour l'élaboration de l'ordre de bataille consiste à choisir les cibles pour l'offensive. Ces cibles — des zones de position ennemie — attirent l'attention de l'attaquant soit par leur importance, soit par leur accessibilité. Le choix de cibles plus importantes ou plus accessibles dépend à la fois des considérations stratégiques générales et des considérations tactiques. La stratégie indique l'énergie nécessaire pour mener le combat — faut-il seulement immobiliser et

contenir l'ennemi, ou est-il indispensable d'obtenir à tout prix un succès rapide en un point donné. L'étude tactique du terrain fournit des indications sur les zones de la position ennemie pouvant être attaquées avec des chances de succès.

Compte tenu des difficultés auxquelles il faudra faire face lors de l'offensive, le charme de la victoire partielle — dans la plupart des cas, il faudra viser à attaquer le secteur le plus accessible. Parfois, l'offensive se concentre sur des zones totalement insignifiantes, simplement pour maintenir le combat sur le front dans des conditions tolérables. Tel était le caractère de l'offensive de la quatrième armée japonaise pendant la première moitié de la bataille de Mukden. L'attaque principale visait le village de Ludzia Tun. Ce village n'avait aucune grande importance, mais nous le défendions. De l'emplacement des Japonais jusqu'au village passait un ravin, offrant un accès pratique — une voie naturelle de communication. Les Japonais pouvaient approcher le village sans risque et se déployer presque directement sur la ligne des obstacles artificiels. Les Japonais pouvaient attaquer ce village avec de petites forces, ce qui liait la totalité de notre premier corps d'armée et une partie du quatrième corps sibérien. L'offensive d'une seule brigade, soutenue par l'artillerie lourde, produisait une impression assez forte. Les forces d'une brigade suffisaient presque pour une semaine de combat offensif. Le point d'attaque avait été choisi avec habileté.

Il n'est pas toujours possible de diriger les forces pour maîtriser la clé tactique d'une position ennemie, mais les troupes doivent toujours avancer pour s'emparer de points qu'il est possible de tenir, même avec de grands renforts. Il serait extrêmement erroné de diriger les forces pour prendre des gorges ou des croisements de vallées formant des cols. Ces points, ayant parfois une grande importance stratégique, n'ont aucune valeur tactique. Il est absolument impossible de les défendre sous le feu depuis les hauteurs qui les dominent. L'objectif principal des actions des troupes doit être la prise des hauteurs.

Les points les plus élevés ont une signification particulière et sur des bases purement psychologiques. Tout ce qui s'élève au-dessus de nous nous inspire involontairement le respect. Ce sentiment se reflète dans la langue de tous les peuples : les mots commander, gouverner désignent partout — s'élever, avoir une plus grande hauteur relative ; les mots bas, inférieur se rapportent de la même manière au relief et aux sentiments. Un géant face à un nain, un cavalier face à un piéton regardent de haut en bas — ce n'est que la conséquence de la différence de hauteur.

Selon les tâches développées pour une offensive, l'ordre de bataille de la division est divisé en groupes. Chaque groupe est unifié par un objectif d'action particulier. La puissance de ces groupes est conditionnelle ; elle dépend de la force des armées et de la mesure dans laquelle le terrain entraîne la division des actions, de combien sa nature découpée et fermée isole les secteurs distincts du champ de bataille et restreint les combattants sur eux.

Une partie des troupes, n'ayant reçu aucune mission, constitue la réserve du chef de division. Sa désignation est de lutter contre les imprévus. Plus il y a de raisons de les craindre, moins les troupes méritent la confiance, plus la réserve du chef de division doit être importante. Par sa fonction, cette réserve ne peut en aucun cas être appelée générale ; la mission de la réserve générale en diffère radicalement.

Un groupe de combat visant à atteindre l'objectif qui lui est assigné ne doit pas avancer en ligne continue ; il est très avantageux de profiter des approches favorables pour s'approcher sans pertes importantes jusqu'à la distance décisive. Les troupes poursuivant le même objectif tactique se divisent en sous-groupes, en fonction de l'importance et de la commodité des approches vers la section de la position ennemie à attaquer.

Le nombre et la nature des approches ont une grande influence sur l'étendue de l'ordre de bataille de l'attaquant. Les approches se forment par une combinaison de plis du relief, de plantations, de talus et de ravins. Sur une grande partie de leur longueur, les approches représentent un abri plus ou moins favorable contre les regards et les tirs de l'ennemi. Cependant, elles sont pratiques uniquement pour un nombre limité de troupes. Cette limitation est principalement due non pas à la capacité de passage de l'approche — une tranchée insignifiante peut laisser passer des parties importantes — mais à la commodité de déploiement et à celle d'utilisation de l'arme. Si l'on

peut se rassembler dans un espace mort et se déployer sur une longueur considérable du front, même une approche insignifiante peut être utilisée pour une partie importante.

Les approches représentent un système de leviers à travers lequel l'attaquant exerce une pression sur la position de l'ennemi. Devant chaque position, la nature a déjà réalisé les travaux de siège nécessaires : elle a tracé tout un réseau d'approches et de parallèles, créé devant le front des zones mortes, et formé de larges brèches dans les parois abruptes. La tâche de l'attaquant est de déchiffrer les approches créées par la nature et d'en tirer parti pour des actions décisives. L'ordre de bataille, pour produire un maximum de pression, doit, par son étendue sur le front, capturer un système d'approches correspondant aux forces des troupes.

La grande ou la petite force des sous-groupes désignés pour l'offensive sur différents approches dépend des propriétés de ces approches — de la mesure dans laquelle l'approche offre un abri, de la mesure dans laquelle elle permet de se rapprocher de l'ennemi ; certaines approches conduisent directement à la position ennemie, d'autres ne permettent d'approcher qu'à 600-1000 pas de l'ennemi, et d'autres s'arrêtent encore plus tôt. Lors de la répartition des troupes selon les approches, il faut prendre en compte la commodité pour nos soldats d'utiliser leurs armes par rapport à l'ennemi ; il faut examiner les positions de tir qui seront utilisées par les troupes attaquant par l'approche. Il faut aussi tenir compte des conditions du combat décisif final.

Si le chef du groupe ne dispose pas de données suffisantes sur la situation pour évaluer précisément la nature des approches, il désigne pour l'attaque le nombre nécessaire de troupes, en gardant une partie en réserve afin de les utiliser pour soutenir les troupes qui agissent dans la direction la plus favorable. Dans une bataille offensive, il faut soutenir uniquement ceux qui réussissent, et non ceux qui subissent des échecs.

La tâche des troupes attaquant l'ennemi sur une seule approche consiste à infliger des pertes à l'ennemi par l'utilisation habile des armes. La manœuvre préparatoire se résume à un approche discrète jusqu'à la distance décisive.

Dans différentes parties du terrain, l'approche présente divers abris. En s'adaptant à eux, les formations de l'attaque doivent être modifiées en conséquence. Les abris à l'abri des regards de l'ennemi sont franchis en formations compactes, tout en évitant toutefois de se rassembler en masses importantes. Les espaces ouverts sont traversés sous le feu de l'ennemi uniquement en formations dispersées. Le choix de la forme de la formation sur place ne peut pas particulièrement compliquer le travail des commandants de compagnie. La forme du mouvement dépend de la nature du terrain, de la puissance de feu de l'ennemi, du degré de son attention et du temps. Si l'on doit rapidement développer des opérations énergiques, il est avantageux de traverser les espaces ouverts en une ou plusieurs étapes successives. Si le feu ennemi est intense, il faudra recourir à un mouvement par petits groupes, avançant en courant ou en rampant. Si l'ennemi ne surveille pas attentivement le champ de bataille, si le principal obstacle est constitué par le feu d'artillerie ennemie tirant depuis des positions couvertes, il est alors parfois avantageux de risquer de traverser simultanément un espace ouvert, en comptant sur le fait que l'ennemi n'apercevra pas la traversée rapide. Il est extrêmement important de profiter de la nuit, du brouillard, de la neige, de la pluie, etc., pour approcher.

En raison de la nature linéaire des actions des troupes, qui progressent par une seule voie d'approche, leur regroupement doit se faire en une seule unité de combat. La mise en place d'une réserve particulière n'est pas dictée par la situation. La réserve particulière est une partie des troupes maintenue en arrière, capable de manœuvrer et d'apporter un renfort dans n'importe quelle direction ; la réserve particulière est un moyen de gérer le combat, un moyen de parer aux aléas, de tirer parti des circonstances favorables. Il faut envisager deux instances justifiant le maintien de réserves particulières : premièrement, le commandant de division, et deuxièmement, le commandant d'un groupe de troupes ayant une mission indépendante pour l'attaque, si la situation n'est pas complètement claire et qu'il est nécessaire d'attaquer sur plusieurs directions ou voies d'approche.

Les autres commandants ne doivent pas se constituer de réserves privées ; seulement temporairement, pour conserver les forces des troupes et prévenir des pertes excessives, lorsqu'il

n'existe pas de positions favorables pour l'emploi des armes, une partie des troupes, avançant par un seul accès, est retardée à l'arrière, en soutien aux tireurs, pour maintenir le feu de combat.

Il faut établir une distinction dans la division des unités supérieures en unités consacrées à la partie de combat et en réserve particulière, ainsi que dans la division des troupes attaquant ensemble en ligne de tirailleurs et en soutien. Les éléments maintenus par des officiers subalternes à l'arrière ne peuvent avoir la portée d'une réserve particulière. Leur dénomination en tant que réserves ne correspond pas non plus à l'essence de la chose, comme par exemple le terme « réserve de batteries » pour désigner un échelon de caisses de charges. Leur mission est pleinement définie : renforcer en temps voulu la ligne de tirailleurs engagée au combat en compensant ses pertes en hommes et en munitions ou en la resserrant. La signification de l'emploi des réserves et des soutiens est différente. La réserve est un moyen de commandement du combat, le soutien est un moyen d'alimentation du combat des tirailleurs. Dans l'activité de combat des officiers supérieurs, après la disposition de l'ordre de bataille, le plus important est l'utilisation correcte des réserves pour atteindre des objectifs essentiels. Dans l'activité de combat de l'officier subalterne, l'emploi du soutien n'est pas l'essentiel. La consommation du soutien, sa vitesse, n'est qu'un détail dans le combat d'infanterie. L'essentiel réside dans l'initiative manifestée dans la ligne de tirailleurs ; les officiers subalternes ne doivent pas être seulement des comptables de soutiens ; leur rôle est dans la ligne de tirailleurs. 1) À proximité de l'ennemi, le commandant ne peut disposer d'une réserve comme moyen de commandement du combat. « Il ne reste rien d'autre à faire que de reconnaître que toute unité qui se trouve dans la zone de tir ennemi effectif — quel que soit son ordre — cesse d'être une réserve. » 2) L'officier subalterne doit compter principalement sur sa propre personnalité — son exemple et l'influence verbale sur les combattants les plus proches. À un certain degré de proximité de l'ennemi, sous un feu intense, les autres moyens de transmission de la volonté perdent leur efficacité.

Il faut renoncer à l'utilisation des soutiens comme moyen de diriger le combat, pour pousser la chaîne en avant. Le moyen pour avancer doit être recherché par la ligne de tir elle-même – en obtenant la supériorité du feu des armes à feu, en s'efforçant de vaincre l'ennemi, en ayant la conviction profonde que, mis à part la victoire, il n'y a pas d'autre issue dans une situation de combat difficile. Le soutien n'est qu'un moyen d'obtenir la supériorité au feu de fusil en ajoutant de nouvelles recrues et des munitions supplémentaires.

La question de savoir si le soutien aux troupes attaquant par une seule approche doit être subordonné à une ou plusieurs instances, et lesquelles exactement, ne peut être résolue par la théorie. Qu'il s'agisse d'une attaque par une ou deux compagnies, ou par un régiment entier, il semble avantageux de subordonner tout le soutien à une seule instance supérieure, car le soutien au niveau de la compagnie se trouve, dans la plupart des cas de combat, dans des conditions pires que le soutien au niveau du bataillon, et celui-ci dans des conditions pire que le soutien au niveau du régiment. La principale raison de la désignation du soutien réside dans le désir de préserver la force des troupes ; le soutien doit, autant que possible, inclure des hommes frais. La préservation des forces, la prise de nourriture sur le champ de bataille, le rafraîchissement, ne serait-ce qu'une heure de repos, revêtent désormais une importance considérable, car les combats peuvent durer bien plus d'une journée. Par conséquent, dans des conditions favorables, en prévision d'un combat long et acharné, il est conseillé de n'avoir qu'un seul soutien, qui serait pour le commandant du régiment ou du bataillon comme une seconde ligne de disposition de combat, nourrissant la première ligne selon les besoins ; c'est la formation normale pour une attaque contre un ennemi passivement posté dans des tranchées. Lorsque le caractère du terrain, par sa topographie et son couvert, ne favorise pas une telle disposition linéaire des soutiens, ou dans un combat frontal où il faut être prêt à des manœuvres complexes, la gestion des soutiens doit être répartie entre plusieurs commandants, sinon un renforcement opportun de la ligne de fusiliers ne pourra pas être assuré.

Les troupes, avançant sur une même approche, se divisent encore en parties plus petites, et celles-ci en groupes. La fragmentation de la chaîne de tir est parfaitement légitime, puisqu'elle est déterminée par le choix des directions les plus favorables pour l'assaut. À mesure qu'elles s'approchent de l'ennemi, cette fragmentation augmente. Chaque tireur qui bondit en avant, choisissant lui-même le chemin pour se rapprocher de l'ennemi, désigne en réalité une nouvelle

approche ; les tireurs qui suivent son exemple forment un groupe séparé — la plus petite subdivision de l'ordre de bataille, ayant une importance tactique considérable.

La fragmentation est absolument nécessaire pour le succès et l'avancée ; elle est le résultat de la préparation de l'infanterie en temps de paix ; cette fragmentation est déterminée par les variations du terrain ; les unités se regroupent parfois, puis se séparent de nouveau, mais déjà dans une nouvelle formation. La caractéristique principale de cette fragmentation est son impermanence ; en revanche, les grandes subdivisions de l'ordre de bataille en fonction des objectifs et des approches, étant le résultat du travail méthodique des commandants, sont beaucoup plus stables.

L'absence de superposition successive de réserves particulières à la disposition de tous les chefs directs établit un certain fossé entre les troupes combattantes de premier plan et les réserves. L'unité de combat est, dans une certaine mesure, livrée à elle-même. Cela présente l'inconvénient que, en cas de transition énergique de l'ennemi à une contre-attaque, l'unité de combat peut subir des pertes importantes. Mais il faut se rappeler que les contre-attaques courtes à la baïonnette dans le combat moderne représentent la forme la moins avantageuse d'utilisation des forces.

La chaîne de tir doit puiser sa confiance dans l'action elle-même, non dans les réserves amassées à l'arrière, mais dans la volonté de se rapprocher de l'ennemi pour infliger un dommage plus considérable. L'infanterie en attaque doit seulement accueillir toute tentative de l'ennemi de passer à la contre-attaque—le succès de l'attaque sera alors normalement sécurisé ; quant à la chaîne attaquante, si elle est tellement incertaine de ses forces au point de craindre que l'ennemi ne sorte des tranchées pour l'attaquer elle-même, elle ne réussira bien entendu jamais à s'emparer de la position ennemie.

Le principe selon lequel son propre appui doit être plus proche de la chaîne que celui de l'ennemi est né d'une méfiance envers la puissance du feu d'arme, de la capacité de la chaîne à repousser elle-même l'attaque de l'ennemi, et il constitue encore aujourd'hui un préjugé nuisible, un vestige dépassé de la tactique d'assaut.

Le combat offensif de l'infanterie doit se dérouler de manière pleinement active ; l'ordre de bataille lors de l'offensive ne peut pas majoritairement poursuivre des tendances défensives ; dans le cas contraire, il faudra se limiter à des actions hésitantes. Mais lors de l'offensive, en particulier au moment où une partie de la position ennemie vient juste d'être capturée, il faut garder à l'esprit la possibilité d'actions ennemies sérieuses et actives. Il faudra soutenir le combat dans des conditions très difficiles, sans tranchées, sur une position inconfortable choisie involontairement, dans une partie dont on ignore qu'elle a été occupée, souvent en enfilade avec des secteurs tenus par l'ennemi.

À ce moment-là, il n'y aura plus aucun soutien ; la question de leur présence devient donc caduque. Les troupes, ayant capturé une partie des positions ennemies, ne doivent pas interrompre leurs actions actives ; elles doivent immédiatement développer leur succès dans la mesure où il sera possible de créer un secteur où tenir. Ensuite, en fonction de la situation et de l'état des troupes, l'attaquant continue ou interrompt temporairement les actions actives pour se réorganiser et se mettre en position. La tâche principale de l'attaquant sera de mettre en ordre l'infanterie, de l'approvisionner en munitions, de renforcer sa disposition en avançant rapidement les mitrailleuses et les canons en première ligne, puis de réaliser des travaux défensifs élémentaires.

Dans la plupart des cas, les troupes ayant pris un point par combat seront suffisantes en nombre pour sa défense. Leur renforcement par des réserves privées à cette fin ne sera nécessaire que dans le cas où il ne serait pas possible de rétablir rapidement un certain ordre au sein de ces troupes. Très souvent, il se produit sur la position conquise un engorgement excessif des troupes qui l'ont prise. L'entassement ne conduira qu'à des pertes inutiles dues au tir et à un grand désordre. Il est nécessaire de corriger cette erreur à temps en affectant les forces excédentaires à l'accomplissement d'autres tâches.

Il est souhaitable que chaque groupe de formation de combat agisse de manière pleinement autonome. L'autonomie des groupes doit découler de l'absence d'accumulation d'objectifs en une seule ligne continue. La désignation des groupes de troupes et l'attribution de leurs missions doivent être envisagées autant que possible de manière à ce que chaque groupe puisse accomplir de manière autonome la tâche qui lui est assignée.

Il est très peu avantageux de conditionner l'activité de chaque groupe au succès des voisins. Cela mène non pas à la concentration de toutes les forces pour atteindre un objectif commun, mais à leur engagement progressif dans le combat. Dans la bataille sur le terrain, de telles méthodes d'attaque graduelle ne peuvent promettre de succès. Il faut y recourir seulement dans des cas exceptionnels, lorsque le combat, en raison du terrain ou du renforcement fortifié de celui-ci, prend un caractère de siège. Ce n'est que lorsque l'on ne peut atteindre l'objectif du combat par une mobilisation générale des forces, afin de ne pas exposer les troupes à des pertes inutiles, qu'il est nécessaire, bien que non désiré, d'autoriser l'avancée progressive des troupes sur les sections de la position ennemie accessibles à l'assaut. Les groupes d'attente représentent un phénomène indésirable, et seule la nécessité doit pousser à recourir à cette méthode d'action. Mais même dans la bataille de position, « l'effort pour coordonner les actions de plusieurs corps ne doit jamais se réduire à prescrire en détail chaque étape de leurs mouvements. »

La communication entre les groupes doit exister, mais elle doit s'exprimer par un soutien mutuel, et non par une contrainte réciproque des actions. Dans une bataille sur le terrain, l'établissement de dépendances entre les actions de différents groupes de troupes lors d'une offensive n'a de sens que si nous souhaitons délibérément donner à la bataille un caractère indécis.

La communication des troupes avançant par une seule approche se manifeste dans l'observation directe de l'ensemble de l'espace situé entre les groupes de troupes en progression. Si, en raison d'obstacles locaux, cette communication est interrompue, les commandants les plus proches du lieu de la rupture doivent envoyer des sentinelles des deux côtés pour rétablir la communication.

La liaison des troupes qui avancent par différents accès doit se manifester par l'observation, et parfois même par la prise de positions dans le terrain entre elles. Pour cela, il est nécessaire de désigner des unités distinctes, dont la force peut varier considérablement — de l'escouade au bataillon entier.

Les flancs de l'avancée doivent être protégés contre les tentatives de l'ennemi de les contourner. Cette tâche est avant tout accomplie en menant l'offensive sur un front suffisamment large, en choisissant judicieusement les approches, puis en occupant des positions défensives particulières avec des troupes établies pour la liaison. Si nous envisageons d'utiliser une vallée comme approche, il est nécessaire de prêter attention à la surveillance et à la défense des crêtes qui la composent.

La question de savoir dans quelle mesure les détachements envoyés pour la liaison, en plus de l'observation, doivent également accomplir des tâches défensives, doit être résolue en fonction du terrain, de la position initiale de l'attaquant, de la passivité de l'ennemi, de l'énergie de nos opérations, et d'autres facteurs. Des conditions défavorables obligeront à attaquer les intervalles entre les approches menant à une position fortement fortifiée et à la prendre sérieusement ; c'est la méthode de l'attaque progressive de Vauban. Au contraire, si l'initiative est définitivement prise par nous, si, en cas d'encercllement mutuel, nous nous trouvons derrière les lignes ennemies et que l'ennemi se sent contourné, si nos troupes n'ont encore jamais permis à l'ennemi de s'avancer sur le champ de bataille, alors on peut et doit se contenter d'observer uniquement les intervalles entre les approches par lesquelles l'offensive est menée.

Les unités destinées à la communication entre les forces offensives doivent être équipées de moyens suffisants pour transmettre rapidement à toutes les unités du dispositif de combat les résultats des observations.

15. En position !

Alors que l'attaque a ses objectifs d'action devant elle, la défense les a en partie derrière elle, en partie sur le lieu de la disposition des troupes. Le défenseur ne cherche rien — ses efforts sont négatifs — empêcher l'avancée de l'ennemi. L'arène du combat — l'espace devant le front de l'ordre de bataille — ne représente pour le défenseur aucun obstacle qu'il faille surmonter ; c'est un réseau de sentiers qui conduira les troupes attaquantes à un combat décisif avec nous à courte distance. La défense a d'autres tâches, ce qui correspond à une autre disposition de l'ordre de bataille.

Selon la position stratégique, une décision est prise — tel ou tel secteur est défendu par telles forces.

Pendant le déploiement de nos armées à Shaha, la connaissance des positions était dans la plupart des cas déterminée par le degré de proximité avec l'ennemi. Le centre, fortement occupé et fortifié, voyait la distance avec les Japonais réduite à quelques centaines de pas. Les flancs, en raison de la grande distance par rapport à l'ennemi — jusqu'à 15 verstes —, recevaient beaucoup moins d'attention. On leur attribuait une importance secondaire. Ainsi, sur la position des troupes de Gaotuli, il y avait peu de forces pour la défense et la fortification ; les matériaux étaient insuffisants : on ne fournissait presque pas de fusées explosives et très peu de fils barbelés. Cette méthode d'évaluation des positions est manifestement fondamentalement incorrecte.

La première tâche lors du regroupement de l'ordre de bataille sera de diviser les troupes de la division en une partie de combat et en une partie maintenue en arrière. La relation entre ces parties dépendra des caractéristiques, de l'importance et de l'étendue de la position, du degré de clarté de la situation et des données stratégiques générales.

La position occupée par une unité de combat, selon les conditions du terrain, représente des sections distinctes dotées d'une certaine autonomie tactique. Dans un terrain montagneux, ces sections sont constituées de massifs montagneux séparés ; les vallées qui coupent le front de la position, dont la défense a une importance tactique secondaire, peuvent servir de lignes de démarcation des sections de combat. Sur le terrain plat, une section distincte se forme par un groupe de points locaux, non séparés par des obstacles importants.

Pour le succès de la défense, il est très important que la division de la force de combat en groupes corresponde aux conditions locales ; pour la stabilité de l'ordre de bataille, il faut que les groupes de la force de combat aient, autant que possible, des missions de combat indépendantes. En combat, il doit y avoir un soutien mutuel, une assistance réciproque par tous les moyens ; mais dans le déploiement pour le combat, il faut s'efforcer de rendre autant que possible les parties de l'ordre de bataille stables et autonomes, pour cela chaque groupe doit recevoir une participation qui puisse, autant que possible, être défendue séparément. Si nous fondons toute la défense uniquement sur l'interaction de toutes les forces, nous la rendrons fortement dépendante des aléas du combat ; l'ordre de bataille ressemblera à un château de cartes, s'effondrant entièrement à la chute d'une seule carte.

Pendant le déploiement de notre armée après les combats sur la rivière Shakhe, la frontière entre les sections de la 3e et de la 6e divisions de fusiliers sibériens de l'Est a été tracée non pas dans la vallée, mais le long de la crête montagneuse. Le sommet du massif, le redoute n° 16, et son versant est étaient occupés par des unités de la 6e division ; le versant ouest, par des unités de la 3e division. Malgré de multiples changements dans le déploiement des troupes, cette répartition en secteurs de combat a été maintenue et a entraîné le fait que la défense du massif n'a pas été unifiée ; elle a été relativement facilement prise par les Japonais pendant l'opération de Mukden, ce qui a entraîné la chute de nos positions les plus proches.

Lors de la pratique de cette division, on rencontre certaines difficultés. Dans des régions où les frontières des secteurs de combat se croisent, elles coïncident avec les vallées par lesquelles passent principalement les routes. Les secteurs de combat ne disposent pas de voies de

communication indépendantes avec l'arrière, car les routes servent de frontières. Ainsi, les installations arrière se confondent dans une certaine mesure. Tant que la confusion se produit au sein d'une même division, cela peut être toléré. La situation devient beaucoup plus désagréable lorsque les voies arrière de différentes divisions et corps coïncident ; cet état de choses indique souvent une solution stratégique défensive mal adaptée.

Lors du déploiement de nos troupes sur les positions de Landyasan, Cegou et Pegou dans la première moitié d'août 1904, il n'a pas été possible d'établir de manière définitive la frontière entre le détachement de l'Est et le X^e corps. Le point litigieux était la hauteur 300, occupée d'abord par le X^e corps, puis transférée au détachement de l'Est, puis à nouveau au X^e corps, et dans la soirée du 13 août, pendant l'attaque japonaise, de nouveau attribuée aux troupes du détachement de l'Est. La difficulté résidait dans le fait que le X^e corps se considérait comme insuffisamment fort pour occuper ce secteur et cherchait à le transférer au détachement de l'Est. Et les unités du détachement de l'Est (un bataillon du 21^e régiment de fusiliers de Sibérie orientale) occupant ce secteur se sentaient coupées du reste du détachement et souffraient de faim, car le seul chemin de communication avec l'arrière depuis la hauteur 300 passait par Cegou-Taampin, vers l'arrière du X^e corps. Une correspondance a été initiée concernant le transfert de la ration de ce bataillon de flanc du détachement de l'Est à l'intendance du X^e corps. La solution la plus simple à cette question consistait évidemment à laisser la hauteur 300 au X^e corps ; si nécessaire, il convenait de le renforcer en lui renvoyant les unités retenues à l'arrière, et non de perturber l'arrière des corps.

La formulation correcte de la mission – l'assignation d'un secteur autonome – facilite considérablement le travail tactique des troupes du groupe de combat.

Le chef de groupe — dans la plupart des cas, sous le commandement du régiment ou de la brigade — après avoir reçu un secteur de position, doit avoir à l'esprit sa défense obstinée. Il doit disposer sa section de tirailleurs sur un front approprié pour le combat de feu. Il doit tenir compte de la disposition des voisins afin de les soutenir et d'être soutenu à son tour ; il est nécessaire que l'intervalle entre les groupes de combat ne devienne pas une rupture dans l'ordre de bataille. Pour la stabilité de l'ordre de bataille, chaque secteur doit pouvoir se défendre plus ou moins de manière autonome ; c'est pourquoi chaque chef, en comptant sur l'aide des voisins, doit également prévoir la possibilité d'une rupture. Chaque groupe de combat ne doit pas être simplement un segment de l'ordre de bataille général — il doit avoir ses propres flancs. Chaque chef de groupe de l'ordre de bataille doit réfléchir à ce qu'il peut faire avec ses propres forces ; comment il peut gagner du temps en se défendant seul. Le groupe de combat doit constituer, en défense, non seulement une ligne mais aussi un nœud de l'ordre de bataille.

Dans des cas exceptionnels, la même disposition des troupes d'un groupe répondra aux deux tâches—être un segment de l'ordre de bataille et un nœud dedans. Dans la plupart des cas, il faudra envisager deux dispositions—linéaire—pour le combat en front, et concentrée, réduite—pour gagner du temps en cas de percée de l'ennemi et en général lors de changements importants de situation. Il est vivement souhaitable que ce ne soient pas deux lignes de défense, mais une réduction générale du groupe, sur laquelle il mènerait le combat et où il se replierait en cas de conditions défavorables pour le combat extérieur.

Le chef de groupe doit faire preuve d'une grande compréhension tactique et de fermeté, afin de former sur son secteur un nœud, un centre tactique, auquel serait directement reliée toute la défense du secteur.

La défense d'un point stratégique et la défense d'une ligne possèdent des caractéristiques différentes. La défense d'une ligne offre de plus grands avantages dans un combat de feu ; ce n'est qu'en déployant nos forces en ligne que nous pouvons espérer atteindre l'ennemi, le repousser et lui infliger des pertes importantes. Le combat d'une ligne de fusiliers en défense présente les plus grands avantages ; le défenseur doit s'efforcer de rencontrer l'offensive de l'ennemi avec une ligne de feu aussi forte et longue que possible. Mais cette ligne, comme toute disposition en cordon, présente également des inconvénients sérieux — fragilité, étirement, flanc non protégé, qui peut se former dès qu'il y a rupture en un point quelconque. La défense des points stratégiques complète la défense linéaire, ses caractéristiques étant opposées. Il est plus difficile de maintenir le feu, car

l'ennemi bénéficie de la disposition concentrique et frappe nos unités avec un feu concentré, oblique et en enfilade. En revanche, la défense d'un point stratégique est autonome ; on peut y tenir, malgré les aléas défavorables.

En raison des avantages de la conduite linéaire du combat, il faut autant que possible conserver une disposition en ligne, et ne passer à une formation en nœud qu'en cas d'impossibilité de maintenir tout le front. Parfois, il se présentera l'opportunité de maintenir une disposition mixte — un nœud avec une aile en ligne.

Il faut s'efforcer de faire en sorte que la tactique du nœud soit envisagée non pas en divisant les troupes du groupe de combat sur la carte de la montagne, dont l'une disparaîtrait pour des actions sur le front, l'autre pour la défense du nœud, mais principalement par les actions des troupes, par leur effort à se regrouper en cas d'échec d'un groupe, et non à se disperser ; il faut que dans la conscience des officiers et des soldats il y ait une idée claire du centre défensif général du secteur, du nœud où il convient de se rassembler. Il serait erroné d'attacher une partie des troupes du groupe, sa réserve particulière, au centre de la position. Seul un manœuvre réussie de la réserve particulière peut équilibrer les chances d'attaque et de défense.

Les troupes du groupe de combat se divisent en deux parties : en réserve privée et en partie de fusiliers. La partie de fusiliers occupe les secteurs les plus importants du front et s'entoure immédiatement de tranchées. Les tranchées ne sont pas seulement nécessaires pour réduire nos pertes — elles sont aussi nécessaires pour mieux atteindre l'ennemi. Les exemples de guerre montrent que l'infanterie mal protégée et mal camouflée inflige peu de dégâts à l'ennemi, car elle tire de manière imprécise.

Parfois, très près de la position de tir, on trouve un nombre suffisant d'abris. Cela n'exclut cependant pas la nécessité de creuser des tranchées. Une tranchée se distingue des autres abris par le fait qu'un fantassin peut s'y tenir presque complètement debout et commencer à tirer. La coïncidence de l'abri et de la position de tir donne à cette dernière une stabilité et améliore la qualité du tir. Même dans les conditions les plus favorables, le défenseur a besoin de tranchées en raison des avantages généraux de l'offensive.

Il est souvent nécessaire de renforcer la position occupée pendant la nuit jusqu'à l'aube ; les troupes doivent être capables de s'organiser la nuit et de construire des tranchées pendant la nuit, dont le tir ne serait pas complètement restreint.

Le 27 septembre 1904, la colonne du général Danilov, avançant du village de Kaotaidzy vers le village de Bensikhu, au tout début du déploiement dans une région inconnue, fut enveloppée de brouillard. Un ordre général fut donné : l'ennemi se trouvait au sud-est. En raison de l'absence de boussoles, un bataillon du régiment de Ienisseï s'installait en tranchées face à l'hôpital divisionnaire.

L'échec des Anglais le 24 janvier 1900 (la colonne du général Woodgate) fut en partie dû à un brouillard dense qui enveloppa la colonne lorsqu'elle atteignit le sommet de Spion Kop ; les Anglais s'étaient extrêmement mal retranchés à 150-250 mètres du bord du plateau exposé aux rafales de vent ; lorsque le brouillard se dissipa, les Anglais ne purent se maintenir dans leurs tranchées.

Lors de la construction de tranchées sur un sol rocheux ou gelé, il est très avantageux d'utiliser des sacs de terre. Les sacs doivent impérativement être de couleur bouclier ; il est recommandé de les transporter dans le convoi militaire.

Pendant les combats de février 1905 (opération de Mukden), la terre n'était pas encore dégelée ; la construction des tranchées en creusant des segments de fossés était extrêmement difficile. Mais sur les pentes orientées vers le sud des montagnes, exposées au soleil, la couche supérieure de la terre déglaçait. Le 24e régiment de fusiliers de Sibérie orientale dut défendre une position non fortifiée près du village de Kudyaza (sur le flanc gauche de la formation du général Danilov). Le commandant du régiment, le colonel Lechitsky, porta son attention sur les zones de terre qui avaient dégelé et, en utilisant tous les sacs provenant de divers équipements présents dans les convois, construisit très rapidement des abris solides pour les fusiliers ; cela permit de tenir la position et sauva la vie de plusieurs centaines de soldats. À proximité, le 23e régiment de fusiliers

de Sibérie orientale, malgré les insistances du général Danilov, renforçait ses positions lentement et subit de lourdes pertes.

En raison de l'impossibilité de mener un feu énergique lorsque l'ennemi a ajusté ses tirs de shrapnel sur la tranchée, il est nécessaire de recourir à la création de créneaux. Les créneaux ont une importance énorme pour réduire les pertes et assurer la précision des tirs ; « les créneaux doublent l'importance de toute couverture » ; un seul tireur derrière un créneau vaut plusieurs avec la tête découverte. Les créneaux rendent extrêmement difficile le camouflage ; il faut s'y résoudre ; les créneaux doivent être principalement aménagés dans les tranchées où le camouflage est impossible, ainsi que dans celles déjà découvertes par l'ennemi. Pour réparer les créneaux, il faut disposer dans la tranchée du matériau nécessaire — des sacs de terre.

Lors de l'aménagement des tranchées, il faut veiller à ce que l'ennemi ne puisse pas les enfilader par un tir direct. Les tranchées destinées à flanquer les approches ne doivent être aménagées que si elles ne seront pas exposées à des tirs de flanc.

Les tireurs doivent éviter de se placer sur une seule ligne continue. Les sections et les pelotons de tireurs doivent occuper des positions indépendantes ; il est souhaitable non seulement de ne pas se placer en ligne droite, mais aussi de ne pas être sur un seul plan horizontal.

Lorsqu'on est situé sur des hauteurs, la défense échelonnée a une importance énorme ; le renforcement du feu est également crucial, surtout la dispersion des tireurs. Si une position de tir ne s'étend que sur un seul niveau, une attaque d'infanterie peut facilement forcer les tireurs à se cacher et à se retrancher au fond de la tranchée ; le feu de fusil de la défense sera alors considérablement paralysé. En revanche, lorsque les tireurs sont répartis sur plusieurs niveaux à travers des embrasures camouflées, il faut tirer non pas sur un seul plan horizontal, mais sur l'ensemble du flanc de la colline ; l'intensité de l'action du feu de shrapnel s'en trouve fortement réduite, car il se disperse sur une plus grande surface ; les tireurs auront la possibilité de trouver des instants pour tirer sur l'assaillant. De plus, le feu de fusil de l'attaquant sur cette cible échelonnée se dispersera et perdra ainsi une partie de sa puissance. Avec la précision moderne des tirs, il ne suffit pas de viser simplement à réduire la cible présentée par la défense ; il faut étendre les moyens de défense sur une surface significative afin de faire disperser le feu de l'ennemi et, par conséquent, de diminuer l'intensité de son action.

Il ne faut pas exiger des tranchées qu'elles restent reliées par un passage le long du front. Chaque tranchée doit pouvoir communiquer de manière autonome avec les abris situés à l'arrière via un passage. Et dans le cas où il n'y aurait pas assez de troupes pour aménager et occuper plusieurs niveaux de tranchées, il est avantageux de disperser de petites tranchées isolées sur toute la pente de la colline à différents niveaux. Les tranchées isolées présentent également l'avantage que même en cas de succès de l'ennemi à un point quelconque, toute la ligne de défense n'est pas perdue.

Pendant la guerre russo-japonaise, nous étendions nos tranchées en une seule ligne, sur un seul plan horizontal, dans la plupart des cas sur la crête supérieure de la montagne, ce qui permettait une liaison stable avec l'arrière.

Les Japonais étendaient des tranchées sur toute la pente ; sur le front du 3^e corps sibérien, les éclaireurs comptaient souvent chez les Japonais jusqu'à 6-8 niveaux ; cependant, il est très probable qu'ils se trompaient et incluaient dans le nombre de niveaux de tranchées les zigzags des voies de communication.

Lors des grandes manœuvres impériales dans le bassin de la rivière Lana en 1905, les Allemands, lors du renforcement défensif, recouraient à large échelle à l'organisation d'une défense par étages.

Lors de la défense, il faut s'efforcer de faire en sorte que la partie de fusiliers ne se divise pas en chaîne et soutien, mais représente uniquement un positionnement profond des fusiliers. Lorsque les tranchées et les passages couverts sont aménagés, la chaîne de fusiliers et le soutien se trouveront essentiellement dans les mêmes conditions. La question de la répartition des fusiliers en chaîne et en soutien n'a pas de signification pratique : une chaîne qui ne tire pas est le même soutien ; et le soutien qui tire est essentiellement une chaîne de fusiliers, même s'il est situé sur le deuxième

niveau de défense. La défense par niveaux représente uniquement un positionnement profond de la chaîne de fusiliers.

La tâche de la réserve privée du groupe ne consiste nullement à protéger les points arrière — cela prive la défense de toute flexibilité et mène à la perte passive des troupes par morceaux. La réserve privée doit renforcer la défense des points menacés, et là où cela est possible, par des actions actives, paralyser l'effort de l'attaquant. La manœuvre de la réserve privée donne à la défense flexibilité, force et plan ; cette activité active, modeste en taille, perturbe les calculs de l'attaquant. La manière la moins habile d'organiser les troupes consiste à répartir les réserves privées dans les redoutes de la deuxième ligne, ou à les affaiblir considérablement en leur attribuant de nombreux garnisons dans les fortifications de second rang ; c'est ce que l'on fait dans les cas où le combat défensif est mené de manière extrêmement passive, et le résultat des actions est un retrait progressif.

La question de savoir quel nombre de troupes est nécessaire pour constituer un groupe de combat doit être résolue en fonction de l'adéquation générale de la force de la division à la mission assignée, des exigences de défense du secteur et du temps nécessaire pour soutenir le groupe de combat depuis la réserve de la division. Il est impossible de fournir des modèles prédéterminés. Lorsque l'ennemi est faible ou éloigné, il est possible de se contenter d'une occupation très légère de la position — uniquement en assurant sa protection. Dans les secteurs où l'ennemi mènera une offensive sérieuse, il peut être nécessaire de concentrer les dispositions jusqu'aux limites maximales permises par la facilité d'utilisation des armes.

L'offensive du détachement à cheval du prince Kanin le 3 octobre 1904 a été arrêtée sur la position de Gautulin par les 22^e et 23^e régiments de fusiliers de Sibérie orientale, avec de lourdes pertes, seulement 1 500 fusiliers, dispersés sur 7 verstes. Pendant les combats de février 1905, lorsque la 2^e division japonaise entière avançait, malgré d'importants travaux de fortification, le front de défense a dû être considérablement renforcé. Comme les réserves n'ont pas pu être déployées à temps, une partie de la position a dû être cédée aux Japonais.

La tâche de la réserve de division consiste à assurer le développement du combat défensif, tant dans l'affrontement frontal. Le renforcement des groupes de combat au fur et à mesure de la clarification de la situation, la lutte contre l'enveloppement, le contournement et les percées, la lutte contre les aléas — voilà le rôle principal de la réserve de division en défense. Pour atteindre ces objectifs, la réserve doit agir à la fois de manière passive et active ; il est rarement possible de développer des actions actives à une échelle suffisante pour modifier de manière significative la situation stratégique.

Il faut faire attention à ce que les lignes de combat ne soient pas surchargées par les troupes. La défense doit continuellement être guidée par le principe de l'économie dans l'utilisation des forces. Une surcharge partielle des lignes de combat par les troupes se produit soit en raison d'une mauvaise direction de la réserve, soit parce que la nécessité de renforcer ce secteur de la position a disparu — l'attaque de l'ennemi ayant été repoussée.

Dans une bataille moderne, la défaite finale réside dans le fait que la ligne de combat se trouve déployée au mauvais endroit et de manière désordonnée. Pour atteindre la victoire, il faut non seulement l'art du commandement supérieur, mais aussi le travail de tous les officiers pour maintenir l'ordre dans les troupes et veiller à l'économie de celles-ci. Les officiers doivent avoir le courage de refuser l'excès de forces. Si la réserve particulière n'est pas entièrement absorbée par la ligne de combat, elle peut, après avoir rempli son utilité, être rappelée ou manœuvrer. Pendant des semaines de combats continus, l'activité de la réserve particulière ne doit pas se limiter à un seul épisode de combat, parfois de courte durée ; à différents moments et en différents endroits, elle peut participer à la résolution des engagements de combat. Le succès de la défense passive à tout point doit se traduire immédiatement par la concentration des forces excédentaires, par le rappel des troupes détachées pour repousser les réserves ennemies en attaque.

Pour contrer une percée et un enveloppement, et pour garantir la retraite, la réserve doit étudier et préparer des positions de flanc et des positions arrière. Mais il faut garder à l'esprit que le succès des actions dépend du résultat du combat des unités avancées de l'ordre de bataille, qui

offrent la principale résistance à l'ennemi. Un enthousiasme excessif pour les tâches arrière privera l'unité de combat du soutien des réserves ; l'issue de l'affrontement majeur avec l'ennemi sera alors condamnée à l'échec dès le départ. En reportant la résistance à l'arrière, nous donnons progressivement à la position principale uniquement l'importance de l'avant ; l'ordre de bataille se construit de manière arrière-garde, comme dans le but d'un repli progressif ; cet ordre affecte fortement la ténacité de la défense des forces sur leurs positions.

Lors de la bataille du 18 juillet 1904, l'armée de Kuroki attaqua la position du détachement Est et celle du X corps. Dans les réserves de l'armée, aucun bataillon n'avait été laissé. À 16 heures, les 18 bataillons dirigés contre le détachement Est étaient entrés en action. De notre côté, sur les 24 bataillons du détachement Est, seuls 6 ont affronté les Japonais ; parmi eux, seulement 3 bataillons ont réellement participé aux combats. La position où ils se battirent était principale — tous les autres soldats étaient solidement attachés aux positions arrière ; lorsque le soutien des unités de combat fut nécessaire, il était prévu de faire appel à la compagnie de sapeurs.

Malgré les assurances catégoriques que les abandons de position n'auraient pas lieu, dans les troupes on considérait cet ordre de bataille comme un arrière-gardé. On pensait que notre position principale à Thakouan n'était en réalité qu'une position avancée. Vers 3 heures de l'après-midi, le général Krechinski, ayant pris le commandement temporaire à la place du comte Keller tué, soumit à l'appréciation du chef du secteur gauche le retrait de batteries plus exposées. Le chef du secteur ordonna à deux batteries de se replier en arrière ; cela convainquit finalement l'infanterie que seule une défense temporaire était nécessaire. Dès que l'étendue de l'enveloppement de notre flanc commença à apparaître, un régiment remarquable, ayant perdu seulement 2 % de son effectif, comme si c'était par ordre, se retira en ordre mais sans autorisation officielle, libérant la position. Dans d'autres circonstances, lorsque les officiers et les soldats étaient convaincus que leurs actions avaient une importance essentielle, des pertes de 70 % n'ébranlaient pas la ténacité au combat du même régiment.

16. Positions prêtes et sur commande

Les vues dominantes sur le rôle des fortifications dans la bataille ont une influence décisive sur la manière de renforcer une position et de la défendre.

Lorsque la position est renforcée à l'avance, avant le déploiement des troupes sur elle, les travaux défensifs sont réalisés selon A. Svechiv sur la base d'une disposition artificielle quelconque. À la question de savoir comment notre dispositif de combat sera disposé ici, il est difficile de répondre, car il n'existe pas d'informations précises ni sur la force des troupes, ni sur les conditions tactiques et stratégiques de la situation qui prévaudra au moment de l'occupation de la position fortifiée par les troupes. C'est pourquoi le renforcement préalable des positions est généralement effectué indépendamment de toutes ces conditions dans lesquelles les troupes doivent opérer. Les fortifications sont principalement disposées de manière schématique, ne s'adaptant que partiellement aux conditions locales ; sur la position se concrétise une certaine théorie de la fortification.

En l'absence de troupes et d'ordre de bataille, un ordre de bataille fortifié se met en place. Tranchées, redoutes, batteries, poudrières, abris, routes, passages d'obstacles artificiels — tout cela se regroupe en un ordre particulier, en des combinaisons fortifiées spéciales.

Selon le talent des constructeurs, les ouvrages érigés s'avèrent plus ou moins adaptés à la défense. L'ordre de bataille des troupes s'insère avec difficulté dans la forme préparée pour lui, se conformant en partie par lui-même, en partie en la modifiant, en l'augmentant et en obligeant les fortifications créées pour lui à se déployer.

Une position fortifiée à l'avance est une structure de l'ordre de bataille, qui n'est pas faite sur mesure. Les fortifications acquièrent une signification autonome ; il faut adapter le déploiement des troupes à leur disposition. Il faut en accepter cela comme un mal nécessaire. Mais il ne faut absolument pas permettre une telle méthode de travaux de fortification dans le cas où les troupes sont déjà déployées sur la position. La notion de « défense ingénieuse », apparue en lien avec les attaques de siège à l'époque de Vauban, ne correspond absolument pas à l'essence du combat défensif. Il est impossible de réduire le rôle de l'infanterie au simple service des besoins défensifs des ouvrages construits. Ce sont les hommes vivants qui défendent le terrain et contrent les attaques de l'ennemi, et non les ouvrages ; il serait erroné d'attribuer aux fortifications une importance qui ne leur revient pas. Pour réduire l'importance des troupes au concept de garnison d'un certain secteur d'une position, il faudrait supprimer toute initiative chez elles, les condamner à une passivité totale et à la défaite.

Lors d'un renforcement précipité des positions par les troupes, il est dans la plupart des cas impossible de créer des obstacles à l'assaut aussi solides et des abris aussi résistants que lors d'un renforcement des positions effectué à l'avance. Cependant, il est tout à fait possible de réfléchir au travail de renforcement des positions, de définir plus précisément l'objectif lors de la construction de chaque ouvrage défensif, en fonction de la situation donnée. Il est possible de ne pas créer de fortifications inutiles, mais seulement de renforcer la disposition de combat des troupes défendant. Cette possibilité, apparemment, n'a pas toujours été évaluée et utilisée. « En Russie, il existe l'habitude de renforcer les positions selon les instructions de la haute direction et sous la direction d'officiers du génie, sans tenir compte de leur occupation, et de remettre les sections de ces positions aux troupes après l'achèvement des travaux. En conséquence, les travaux ne correspondaient pas toujours à l'objectif du combat ».

Le renforcement de la position doit consister à renforcer l'emplacement de l'ordre de bataille par des travaux de fortification. Les travaux qui ne sont pas nécessaires à l'ordre de bataille sont en général superflus et nuisibles. La question de la construction de renforcements par les troupes est étroitement liée à la question de l'emplacement et de la méthode des actions de l'ordre de bataille ;

elle relève sans aucun doute du domaine de la tactique. Pour renforcer une position, il n'est pas nécessaire de connaissances en architecture.

Le travail de renforcement des positions doit consister en la construction de tranchées là où les troupes sont disposées pour le combat, et là où elles peuvent se trouver en cas de changement de la situation de combat. De tels travaux ne peuvent être menés avec succès que sous la directive directe des supérieurs immédiats, car seuls eux savent où ils sont nécessaires ; l'initiative des troupes pour le renforcement des positions présente une grande valeur.

Tant qu'il existe sur le champ de bataille un centre vers lequel gravitent les troupes du défenseur, l'attaque n'a pas encore couronné de succès. La défaite consiste en ce que les troupes en défense perdent leurs objectifs sur le champ de bataille ; la poursuite du combat pour le défenseur perd son sens ; ses aspirations, ses pensées se tournent exclusivement vers l'arrière, vers les voies de la retraite.

L'affaire n'est pas encore perdue tant que, dans l'ordre de combat de la défense, existent des points autour desquels la défense se regroupe. La gestion des troupes au combat et le renforcement d'un secteur du champ de bataille doivent favoriser cette concentration des forces et des moyens de défense. Bien entendu, il faut comprendre la concentration non pas littéralement comme un entassement, mais comme une union des forces pour accomplir une tâche unique.

Les moyens de fortification doivent permettre à la défense d'épuiser toutes ses forces afin de se maintenir sur le point du secteur de combat dans les conditions les plus défavorables, et de donner le temps aux unités actives de l'armée d'infliger une défaite à l'ennemi.

Il serait erroné de penser que ces exigences tactiques puissent être satisfaites par une chaîne de redoutes, placée à une certaine distance derrière la ligne des tranchées. La redoute n'a pas d'autonomie, elle ne peut pas être défendue isolément avec ténacité, et donc, à l'échelle des champs de bataille modernes, elle ne doit pas être considérée comme un point d'appui.

Les praticiens, qui sont forcés d'adapter la formation du dispositif de combat à des fortifications disposées sur deux lignes, occupent immédiatement les tranchées avec leurs chaînes, et les redoutes avec des réserves particulières. Une telle disposition est catégoriquement condamnée par toutes les théories ; elle entraîne une défense passive et la défaite successive des chaînes et des réserves ; mais elle est indubitablement naturelle et vitale, car elle correspond à cette méthode de fortification. On peut reprocher aux troupes une utilisation incorrecte des fortifications, mais la racine de l'erreur réside dans les travaux de fortification.

Le point d'appui doit être un réduit, la citadelle de tout le secteur de défense. Il doit permettre de rassembler toutes les forces du groupe de combat restantes à ce moment pour effectuer les derniers renforts. Il n'y a aucune raison de craindre que le point d'appui ne devienne trop grand pour cet objectif. Réduire les dimensions des ouvrages défensifs sur le plan ne les protège pas du feu d'artillerie précis et moderne. Au contraire, pour diminuer l'intensité de son action, il faut élargir les fortifications.

Une grande taille du point d'appui autonome est également nécessaire afin d'opposer un grand nombre de fusils à l'ennemi attaquant. La facilité de l'attaque augmente avec la diminution des lignes de tir opposées ; en attaquant contre un front de feu court, il est relativement facile d'obtenir une supériorité de feu.

Lors de la précédente campagne, les Japonais, suivant apparemment les exemples allemands, ne construisaient pratiquement pas de petits points d'appui. Sur la plaine, ils fortifiaient les villages, sans se soucier de leur taille ; dans les montagnes, ils fortifiaient l'ensemble des massifs montagneux. Nous, au contraire, en raison de la malheureuse théorie de la fortification qui prévalait chez nous, construisions un très grand nombre de petits redoutes — pour une compagnie, pour une demi-compagnie. Les fortifications compactes étaient disposées sur plusieurs lignes — à la fois pour la garde, pour le combat des unités et pour l'arrière.

La question de la cohésion présente un grand intérêt non seulement du point de vue de la fortification, mais aussi de la tactique. Lorsqu'il faut combattre des Asiatiques peu cultivés, incapables d'actions offensives coordonnées, mais dangereux par la rapidité de leurs attaques soudaines, ou lorsqu'on ne peut pas faire confiance à la résistance au combat des troupes, il faut,

involontairement, non seulement dans la fortification mais aussi en tactique, rester attaché à des formations compactes. La formation légionnaire, discontinue, présente sans doute d'énormes avantages, mais ne peut être appliquée qu'avec certaines conditions. Les formations de combat en tortue, en phalange, en Wagenburg, en carré ne figurent plus dans les manuels, mais elles ont leurs racines dans l'esprit des actions de combat, et dans certaines situations, elles apparaissent sous l'une ou l'autre forme.

La supériorité de l'ennemi sur le plan moral, sa supériorité dans l'art de mener le combat, sa supériorité numérique obligent à adopter une stratégie de patience et d'épuisement, une tactique de concentration progressive des troupes avant les coups de l'ennemi ; la forme correspondante dans la fortification est l'accumulation d'ouvrages rapprochés sur les champs de bataille. C'est une mauvaise fortification, correspondant à une mauvaise tactique, une mauvaise stratégie, des troupes faibles.

Il m'est arrivé d'entendre parler de l'avantage du redoute par rapport à la tranchée ouverte, qui réside dans le fait qu'une compagnie dans le redoute est entièrement sous le contrôle du commandant de compagnie, qui peut, en plaçant un sentinelle à la sortie, ne laisser passer personne. Cette considération, bien sûr, était bien plus précieuse il y a 150 ans, à l'époque des armées enrôlées. Le colonel ingénieur militaire S. m'a dit qu'en inspectant les champs de bataille en 1900, il avait constaté que les Chinois avaient essayé de résoudre le même problème avec des tranchées ouvertes : la tranchée était creusée sous la forme d'un long fossé continu ; la terre était rejetée en arrière de telle manière que le talus avant, avec le profil incliné arrière de la tranchée, formait une seule surface verticale. Les Chinois comptaient sur le fait que les tireurs de cette tranchée, à l'approche de l'ennemi, ne pourraient pas battre en retraite et seraient ainsi contraints d'attaquer ; cependant, l'ingéniosité des ingénieurs n'a pas permis aux Chinois d'éviter les défaites.

L'importance du redoute, le sens de sa solidité, est de donner la possibilité à notre petite unité - une compagnie, une demi-compagnie - de combattre de manière autonome contre toute l'armée ennemie, même si elle est composée de 120 hommes et dans des conditions défavorables. Il est supposé que le nombre de compagnies enfermées dans le redoute retiendra l'assaut ennemi, jusqu'à ce que la partie de combat cède. La solidité des redoutes est particulièrement précieuse précisément parce qu'elle isole leurs garnisons du reste du dispositif de combat ; leur solidité ne doit pas les entraîner, pour l'instant, dans un mouvement général de repli.

Un point d'appui, qui constitue un nœud consolidé de l'ordre de bataille, n'a rien à voir avec un réduit isolé de l'ordre de bataille. Le point d'appui doit être prêt à repousser une attaque de n'importe quel côté ; c'est uniquement en cela que doit se manifester sa solidité, et non dans la continuité de la ligne de feu, l'absence d'entrées ou un contour complet avec des obstacles artificiels.

Toute la force d'un tel point d'appui réside dans son application non seulement au terrain, mais aussi aux conditions tactiques et stratégiques de la situation ; tenter de donner un modèle ou un schéma d'aménagement d'une telle fortification d'un nœud de dispositif de combat serait bien sûr vain.

17. Centralisation

Pour la coordination des activités des troupes, il est nécessaire que la formation des troupes établie conformément aux tâches et aux approches soit strictement respectée — aucune dualité dans l'ordre de bataille n'est acceptable. L'ordre de bataille de l'infanterie représente la formation à laquelle les autres branches des forces armées doivent se joindre au combat sur le terrain.

Lors des opérations de combat, l'absence d'unité dans l'ordre de bataille se répercute très négativement. Parfois, indépendamment de l'ordre de bataille de l'infanterie, un autre ordre de bataille — l'ordre d'artillerie — se forme sur le champ de bataille sous prétexte d'unifier les actions de l'artillerie. L'artillerie est placée au milieu des groupes d'infanterie, sur les secteurs confiés aux commandants d'infanterie, mais elle n'est subordonnée à ceux-ci que dans l'ordre général de service. Dans son emploi au combat, selon les missions poursuivies au combat, l'artillerie se montre complètement indépendante. Comme l'expérience de notre position à la Shakhé l'a montré, il n'existe aucune limite à la croissance des formations d'artillerie supérieures. L'union — c'est-à-dire le détachement de la subordination aux commandants de combat — concerne non seulement l'artillerie de la division, mais aussi l'artillerie du corps, voire de l'armée. Il est également nécessaire de coordonner les actions de l'artillerie de plusieurs armées. Cette tâche ingrate, lors du stationnement de nos armées sur la rivière Shakhé, a été confiée au commandant du 3e corps sibérien, le lieutenant général Ivanov ; ce n'est qu'au moment culminant de la bataille de Mukden qu'il a pu se délester de cette mission désagréable et revenir à son corps.

Un groupement d'artillerie indépendant n'a de sens que dans la mesure où nous attendons de lui l'obtention d'un résultat autonome. L'action d'une seule artillerie — le bombardement — n'a en guerre de campagne qu'une importance secondaire, auxiliaire. Même pour préparer une offensive, le feu d'artillerie seul n'est pas suffisant — il ne peut que soutenir l'avancée ou la défense de l'infanterie.

Pour que l'artillerie puisse agir avec succès, étant isolée dans un ordre de bataille séparé, il est nécessaire de créer chez les chefs d'artillerie des états-majors spéciaux ; des commissions d'officiers de différentes spécialités doivent effectuer des reconnaissances détaillées ; le terrain doit être divisé en carrés, et un service spécial de communication pour l'artillerie doit être organisé. Tout cela prend du temps, et il faut que la situation ne change pas ; alors les artilleurs pourront étudier leurs fonctions spécifiques sur cette position, et le service d'observation s'améliorera progressivement. Le jeune organisme d'artillerie, généralement très fragile, se retrouvera complètement impuissant aux premiers pas ; face à l'ennemi, il devra surmonter ces maladies infantiles dont aucun être n'est exempt. Ce n'est qu'après un long travail préparatoire méticuleux que l'artillerie peut élaborer un ordre suffisamment adapté pour travailler de manière autonome dans des conditions de combat de position stables.

Tous les travaux énumérés sont sans aucun doute nécessaires ; les artilleurs, se positionnant à n'importe quel emplacement, doivent immédiatement commencer les travaux préliminaires qui permettraient d'utiliser le feu de nos batteries de manière plus efficace. Tous les artilleurs de campagne doivent être familiarisés avec des méthodes plus perfectionnées, développées pour le combat de position dans l'artillerie de forteresse et de siège.

Il n'y a pas de différence essentielle dans l'organisation du tir entre l'artillerie de siège et l'artillerie de campagne. L'artillerie de campagne, dans la mesure où le temps le permet, ne se limitant pas aux méthodes de visée habituelles, doit élaborer, en termes de tir, la zone dans le secteur de tir des batteries ; toutes les données nécessaires pour la conduite du feu doivent être préparées. Lors de la campagne russo-japonaise, de notre côté, une étude systématique du terrain de tir pour l'artillerie a été organisée pour la première fois sur la position de Landyasan à la fin de juillet 1904. Le général-lieutenant Ivanov, ancien artilleur côtier, prenant le commandement de

l'unité le 20 juillet, se mit immédiatement à développer le tir par quadrants ; notre artillerie a agi assez efficacement lors du combat défensif du 11 au 13 août.

Mais il serait extrêmement erroné, dans le but d'utiliser de manière optimale le feu de l'artillerie, de centraliser son commandement, d'arracher aux chefs des groupes de combat la gestion de cette force. L'artillerie conservera toujours une autonomie suffisante pour appliquer des techniques de tir plus perfectionnées ; mais la question centrale — comment mieux aider l'infanterie — en cas de désaccord, doit être résolue selon l'avis des chefs d'infanterie.

Toutes les questions de commandement des troupes au combat sont en général doubles : une partie est tournée vers l'ennemi, l'autre vers l'arrière. Dans toute centralisation du commandement, l'attention se porte naturellement davantage sur la partie immédiatement perceptible — celle qui concerne les intérêts de l'arrière. La partie essentielle — l'emploi au combat — reste au second plan. Ainsi, en cas de centralisation du commandement de l'artillerie, la tâche principale ne consistera pas à diriger le feu, mais à réguler la consommation des obus et à assurer leur approvisionnement planifié. Toute centralisation conduit à un affaiblissement du front et à un accroissement indésirable de l'influence de l'arrière.

Les hauts responsables de l'artillerie, par la nature essentielle de leurs activités, sont des intendants de l'artillerie. De la même manière qu'il serait imprudent de confier la gestion des armées à l'intendant en chef, il est également dangereux de retirer l'artillerie de la subordination des chefs de combat et de confier sa gestion à l'intendant de l'artillerie.

Il ne fait aucun doute que même parmi les généraux d'artillerie, on rencontre d'excellents chefs de formation. Par exemple, le chef de l'artillerie du corps, le lieutenant-général Van der Flit, a pris une part importante et fructueuse dans la gestion des combats lors de la bataille de Mukden au sein du premier corps d'armée. Mais de tels rares chefs sont plus avantageusement utilisés dans des postes purement de formation — en tant que chefs de division et commandants de corps — qu'à des postes douteux, et donc nuisibles.

Le chef de l'artillerie de la division est subordonné exclusivement au chef de la division et doit être libre de toute pression extérieure. Afin que les artilleurs puissent faire preuve d'initiative, il faut les placer sous la direction de leurs supérieurs hiérarchiques et s'opposer à toute tentative de centralisation. L'initiative des actions des artilleurs doit se limiter uniquement aux objectifs de l'artillerie — uniquement pour aider l'infanterie.

La centralisation n'est pas souhaitable même dans la guerre de siège. En Allemagne et en Autriche, la gestion de l'artillerie de siège, semble-t-il, ne sera pas centralisée : les batteries lourdes chez les Allemands ne constituent qu'un accessoire pour augmenter les moyens de combat de la division ; l'infanterie ne se limite jamais à être un simple écran pour l'artillerie ; les actions de combat de l'infanterie, quelles que soient les circonstances, restent le centre, l'essence du combat. « Un travail toujours raisonnable évitera les concentrations excessives ».

Sur le champ de bataille, l'artillerie doit sans aucun doute être dispersée parmi les groupes d'infanterie. Même si l'on parvenait à préparer, au prix d'une grande perte de temps, une organisation d'artillerie particulière, elle se révélerait toujours insuffisamment flexible, trop fragile pour s'adapter à la situation changeante du combat, et se dissoudrait inévitablement. L'expérience de Liao-Yang, de Sandepu et de Mukden montre jusqu'à présent que l'artillerie doit soit être intégrée dans la formation de combat de l'infanterie, soit se retrouver hors du temps et de l'espace — elle sera présente, mais ne participera pas au combat.

Les relations entre les commandants de l'infanterie et de l'artillerie sont déterminées par la nécessité de donner à l'infanterie la liberté d'action. L'initiative des commandants, se tenant face à l'ennemi, ne doit en aucune manière être restreinte. Cependant, pour manifester une initiative offensive, les commandants d'infanterie ont souvent besoin du soutien de l'artillerie. L'infanterie doit s'adapter à de nombreuses conditions ; elle doit tenir compte des actions de l'ennemi, du terrain, des instructions reçues et autres ; si l'infanterie doit encore s'adapter à ses propres feux d'artillerie, la manifestation de son activité sera extrêmement limitée. L'importance de l'initiative des chefs d'infanterie donne lieu à la possibilité de les subordonner aux exigences de la gestion du feu d'artillerie. Chaque chef d'infanterie, prévoyant une action active, a le droit de demander l'assistance

de toutes les batteries pouvant lui venir en aide. Selon les règlements internes de l'armée, cette demande sera considérée comme une requête ou un ordre.

Les chefs d'artillerie reçoivent des missions des fantassins ; parfois, on leur précisera même les cibles. Il ne faut cependant pas penser que le rôle des artilleurs se limite à une activité purement mécanique. La situation de combat exigera d'eux une énergie considérable pour organiser rapidement l'action de l'artillerie conformément aux instructions reçues.

Le choix des positions, le choix des chemins pour les atteindre, l'aménagement des tranchées, le transport des pièces d'artillerie sur les hauteurs, la livraison des munitions, le choix et l'aménagement des postes d'observation, l'organisation du service des communications, l'étude de la zone de combat, la reconnaissance de l'ennemi, l'inspection des positions des voisins, l'observation continue de sa propre infanterie — tout cela remplira l'activité des artilleurs les plus mobiles, désireux d'un travail actif ; leur activité doit en même temps couvrir une vaste région. Les artilleurs ne pourront accomplir leur tâche que si aucune centralisation ne les lie, si partout ils se mettent au travail simultanément, en se guidant non par un plan d'artillerie spécifique, mais partout en se coordonnant avec la disposition et les missions de l'infanterie. Les artilleurs ne peuvent exécuter leur mission de manière satisfaisante qu'en s'appuyant sur les résultats du travail de l'infanterie et de ses états-majors.

18. Munitions

Le feu est la base du combat moderne ; la question à son sujet présente deux aspects pour l'analyse : le premier, le plus important, concernant l'orientation du feu pour atteindre l'ennemi, que nous avons examiné dans les chapitres précédents ; le deuxième aspect de la question du feu réside dans sa manière d'être approvisionné, dans la méthode de consommation et de réapprovisionnement des munitions.

Ces attitudes auxquelles sont soumis les cartouches dans les armées caractérisent l'armée sous tous ses aspects. Le mythe grec ancien raconte comment, dans la foule de jeunes filles, on reconnut Achille déguisé grâce à l'ardeur avec laquelle il choisissait son épée parmi le tas de cadeaux. Et il n'est pas difficile de reconnaître les Achille contemporains parmi les commandants de régiments, compagnies ou batteries, à la façon dont ils chérissent chaque cartouche et s'efforcent de tirer une leçon de leur utilisation. Où sont ces futurs généraux comme Souvorov, qui auraient traité le gaspillage d'une dizaine de cartouches à l'entraînement plus sévèrement que de petites fautes de gestion ? Où est cette atmosphère qui les pousserait en avant ?

Les munitions diffèrent de tout autre bien militaire en ce qu'elles n'ont aucune valeur—sous aucun rapport. Les cartouches n'ont aucune valeur commerciale ; elles sont fournies aux troupes gratuitement. Par leur importance énorme, tant en temps de paix qu'en temps de guerre, les cartouches sont inestimables—mais pas pour le simple peuple civil, mais pour ceux animés par l'esprit combatif ; seules les idées de patrie et de devoir poussent leurs partisans à chérir les cartouches. Pour certains, les cartouches sont aussi nécessaires que l'air, pour d'autres, elles représentent un fardeau mort.

Dans le premier plan, il n'y a que de l'argent, de l'argent et encore de l'argent. Dans chaque affaire, il existe des questions financières et non financières ; l'attitude envers l'une et l'autre diffère radicalement. Les questions sans rapport avec l'argent reçoivent beaucoup moins d'attention que les questions d'argent ; pourtant, les questions dont la résolution n'est pas directement liée aux intérêts matériels concernent souvent le but, l'essence de l'affaire. La vie militaire devrait se concentrer sur les questions d'offensive en général et sur le tir en particulier, car c'est là le sens de l'organisation des troupes permanentes. Et pourrait-on vraiment affirmer que même les questions relatives à des affaires de couture seraient écartées devant une question d'offensive ?

Économie à la guerre et dans la vie paisible, même au détriment de l'essence ; économie sur terre et sur mer, menant souvent à l'inutilité des ouvrages terrestres et maritimes : économie partout. Et au milieu de cette idyllique économie, il apparaît soudain un objet, comme les cartouches, qui ne permet aucune économie, qui ne peut être utilisé que selon sa destination directe. Un tel objet, en temps de paix, doit bien sûr relever d'un compte spécial.

Les armes, tout en accordant des droits, imposent aussi des devoirs ; mais le détenteur d'une arme, s'il n'est pas un brigand, doit être un chevalier, sinon le sens du port d'armes est perdu ; l'épée devient un attribut de la tenue, un préjugé inoffensif. La cartouche a maintenant remplacé l'épée de noble, qui a achevé son cycle terrestre ; il faut traiter les cartouches avec un respect particulier afin d'en tirer profit. À quoi bon des munitions si elles ne sont pas respectées ? Les notions des gens qui, en temps de paix, estiment dix roubles de bottier plus précieux que mille roubles de cartouches, conduisent à des conséquences fâcheuses pendant la guerre. L'importance décisive au combat est passée de l'arme blanche à l'arme à feu ; il faut y transférer également ce culte de respect dont l'arme blanche bénéficiait auparavant exclusivement.

Dans les combats de la campagne précédente, la consommation de munitions est remarquable ; par exemple, lors de l'opération de Liao-Yang, le 24^e régiment de fusiliers de Sibérie orientale a tiré 1 860 000 cartouches ; au début de la bataille, le régiment comptait 1 500 fusiliers, à la fin—1 000 ; en moyenne, chaque fusilier a consommé 1 500 cartouches ; le combat acharné sur

le secteur du régiment a duré 2½ jours—les 13, 17 et la matinée du 18 août 1904 ; il y avait des compagnies qui tiraient 1 000 cartouches par jour par fusilier.

Une consommation aussi large de cartouches n'est concevable qu'en situation défensive. Lors d'une offensive, peu importe comment l'approvisionnement en cartouches est organisé, il est impossible de les dépenser avec une telle générosité. Et pour obtenir une supériorité de feu sur l'ennemi, il n'est pas du tout nécessaire de tirer une telle quantité de cartouches. Un tireur, dans un contexte de combat, n'est pas en mesure de tirer en une journée, même en visant soigneusement chaque fois, pas seulement des centaines, mais quatre cents cartouches. Et lors d'une offensive, l'important est seulement un tir précis à la carabine sur les petites cibles présentées par la défense.

L'énorme consommation de munitions par nous lors des combats défensifs de la campagne passée s'explique par le désir de ne pas laisser l'ennemi s'approcher de nous à courte distance, par la volonté de créer devant nous une zone de mort, de ralentir l'ennemi et de le forcer à combattre à moyenne et longue distance. Le feu, moyen de frapper l'ennemi, se transforme en obstacle artificiel ; pour échapper à la proximité désagréable de l'attaquant, on se protège par le feu. Dans les conditions d'une « défense sournoise », cette volonté, d'un point de vue de l'art de la tactique, est tout à fait légitime.

Les questions du combat rapproché et du combat à distance sont étroitement liées à la possibilité de fournir des munitions. Pour atteindre le même objectif, lorsqu'on tire à la carabine ou à l'artillerie depuis de longues distances, il faut dépenser plusieurs fois plus de munitions que lors des tirs à courte distance ; par conséquent, le luxe de tirer de loin ne peut être permis que lorsque les munitions sont abondantes. Il faut se rappeler que tirer à distance implique de surmonter des difficultés importantes ; l'organisation du tir devient beaucoup plus complexe. Ces difficultés sont telles que lors de la campagne précédente, même des moyens de destruction aussi faibles que les mortiers de campagne ont agi avec succès. En raison de leur portée limitée, les mortiers de campagne, comme les mitrailleuses, devaient être placés en première ligne de bataille ; autrement, il était impossible d'utiliser leur feu. Il a fallu faire la même chose que le Spartiate — avec une courte épée — un pas en avant ; les résultats se sont révélés satisfaisants.

La consommation de munitions doit être strictement coordonnée avec la possibilité de leur réapprovisionnement. Selon un ancien proverbe chevaleresque, sans armes, on est sans honneur. Les fantassins et les artilleurs doivent se souvenir qu'après avoir épuisé leurs dernières cartouches, ils restent sans armes. Pour ceux pour qui les armes sont un fardeau, c'est une bonne raison de fuir ou d'éviter un combat ultérieur ; pour de vrais soldats, c'est un malheur immense.

Il faut éduquer les soldats dans le respect de la cartouche ; il faut que les soldats apprécient et prennent soin des munitions. Il faut éviter d'augmenter de manière excessive la charge de munitions que chaque soldat doit porter. En surchargeant le tireur de cartouches, nous le privons de sa mobilité et l'habitons à les manipuler négligemment, à les jeter lors de déplacements difficiles, ce qui mine profondément la discipline.

Il a fallu, lors des manœuvres, rencontrer l'adaptation des cartouches et des caisses de charge pour le transport de la nourriture destinée aux officiers. Ce remplacement des munitions de combat par de la vodka et des amuse-gueules représente un phénomène profondément cynique. En temps de guerre, il dégénère en de vastes abus ; à chaque échec, cette opération est effectuée à grande échelle — sauvant un trésor personnel, on jette les cartouches.

L'un des phénomènes les plus importants caractérisant la défaite — la transformation progressive du combattant en fugitif — est le désir des soldats de se libérer du poids des munitions. Les dernières minutes du combat se distinguent par l'envie de jeter au loin, même dans le vide, des cartouches, juste pour se débarrasser d'elles, avoir un prétexte pour commencer la retraite plus tôt. Pendant la retraite, les cartouches sont dispersées dans toutes les directions ; elles couvrent les accotements des routes, elles crépitent la nuit dans tous les feux de camp, leurs explosions se font entendre à chaque incendie. L'armée vaincue jette les cartouches, car elle n'a pas besoin des armes — elle ne peut pas les utiliser.

19. Mensonge

Dans le statut de l'ordre de Saint-Georges réside une idée profonde concernant l'utilité réellement apportée, le résultat tangible, qui seul mérite d'être récompensé. Tous les grands praticiens ont avant tout apprécié l'efficacité claire. Les Romains, grands par leur organisation étatique, étaient particulièrement stricts à l'égard de l'efficacité. Il est triste que nous renoncions à ce principe, que nous valorisons de belles intentions et objectifs au-dessus de l'efficacité modeste, que nous préférons « l'ombre des bas vérités nous élevant par la tromperie ».

Il y a l'art pour l'art, éloigné de la vie ; de la même manière, il y a aussi l'héroïsme pour l'héroïsme, auquel la pratique ne retire aucun bénéfice. Dans « Guerre et Paix », Tolstoï décrit un acte héroïque accompli lors de la bataille d'Austerlitz par le lieutenant Berg, qui passa son épée de sa main droite blessée à sa main gauche, et auquel on attribua avoir accompli un acte très important pour l'armée. De même, un héroïsme sans résultat fut l'attaque des soldats de Vladimir sur l'Alma, des Turcs sur le sommet de Saint-Nicolas, du 11^e régiment de fusiliers de Sibérie orientale près de Khamytan (fin de Tyurenchen). Avec un grand sentiment d'élévation de l'esprit, les gens se brisent le front complètement inutiles et sans raison ; l'anti-utilitarisme et l'ignorance de la réalité constituent la base d'un tel héroïsme.

Très souvent, la cause de la manifestation d'un héroïsme inadapté à la vie est une conception erronée de l'élément moral. La supériorité d'esprit a une importance décisive ; mais il ne faut pas se représenter la supériorité morale sous la forme d'une frénésie morale, de cette agitation des sentiments qui, d'après les illustrations pour le peuple, serait la garantie de la victoire. Avant tout, il faut une capacité de travail sérieuse ; les fous, les aliénés et les ivres remportent des victoires seulement là où il n'y a pas d'adversaire digne. Le combat est une affaire sérieuse, et la supériorité morale dans le combat doit s'exprimer par la persévérance et le travail acharné, par la loyauté envers l'affaire commune, et non par le désir de faire le spectacle. L'élément moral se manifeste avant tout dans le rapport à l'activité ; là où on l'oublie, où chacun est occupé uniquement par son travail, où la vie est au premier plan — là tout se passe bien. Là aussi, où l'on se vante tout le temps, où l'on évalue le courage d'après la représentation des histoires ou d'après le pourcentage de pertes, où l'on se stimule constamment entre compagnons, où les phrases retentissantes tombent sans compte — là, sans doute, l'élément moral fait défaut. Il est naïf de penser qu'une phrase apportera la victoire, que des ordres retentissants feront trembler l'adversaire. La solidarité morale se développe par d'autres moyens.

Dans une situation de combat, les gens sortent de leur état normal et deviennent, dans une certaine mesure, excités. C'est le résultat naturel de la fatigue morale qui survient au combat ; il serait erroné de penser qu'il est nécessaire de troubler volontairement sa perception par tel ou tel moyen avant le combat. Le « regard militaire juste » n'est pas si facile à conserver dans l'action ; mais il faut s'efforcer de rester lucide face à la réalité du combat, car seule une évaluation correcte de la situation peut mener à la victoire. Se stimuler artificiellement par des phrases est une technique de « moral alcool » ; elle n'est nécessaire que pour les tempéraments épuisés et, en général, pour ceux qui sont inaptes à l'activité pratique.

Lors de la dernière campagne, dans notre armée, les imbéciles pour des raisons futiles étaient systématiquement encouragés ; cela a conduit progressivement à un culte des bonnes intentions et à l'oubli de la réalité des faits ; néanmoins, en cas d'échec, les gens ont toujours tendance à fantasmer. C'est l'un des inconvénients les plus importants que nous avons accumulés au cours de cette campagne. La fantaisie, le mensonge dans les relations et les rapports, le mensonge dans la planification et l'exécution des opérations constituent la blessure la plus grave que notre armée ait subie lors de la guerre précédente. Il n'existe qu'un seul remède pour sa guérison : c'est la rétablissement rapide et véridique de la vérité. L'histoire de la guerre n'est pas une présentation morte des détails de faits connus, mais le fouet punissant la falsification sur le champ de bataille.

Tout l'art militaire consiste à unir des forces pour vaincre l'ennemi ; mais les menteurs et les traîtres peuvent-ils produire une force commune ? Peuvent-ils mener ensemble une affaire commune avec harmonie ?

La dignité et la force du militaire résident dans l'arme qu'il porte sur lui et dans sa loyauté. Un soldat sans arme est sans honneur ; de même, un soldat menteur est sans honneur. Il faut respecter le fusil, préserver les munitions et dire la vérité — c'est là que réside la force de l'armée, c'est là la clé de la victoire.

L'amour et le respect sont des sentiments qui se falsifient parfaitement sur le marché de la vie quotidienne ; une analyse attentive révèle souvent sous eux une simple hypocrisie. L'art de se détourner de la réalité et l'art de sa représentation dénaturée atteignent tous deux de hauts degrés de virtuosité. Le mensonge reste toujours un mensonge, et aucune intention meilleure ne peut jamais le justifier ; mais il est d'autant plus blessant lorsque le mensonge touche des objets chers à votre cœur. Quelle souffrance de voir la représentation d'un véritable grandeur, quand elle est transformée en un objet de pacotille pour des goûts et des conceptions obscurs et peu développés, maquillée, peinte, transformée en un petit chérubin en feuille d'or ?

Si nous ne nous détournons pas de ces conditions pénibles dans lesquelles nos troupes ont dû agir, nous serons frappés par les exploits réellement accomplis ; nous nous inclinons devant les épreuves que notre soldat a surmontées. Il n'y a pas besoin de mensonge pour cela ; il suffit de regarder les événements avec sobriété dans toute leur ampleur.

Notre soldat n'est pas une créature malheureuse ; il faut le représenter dans une forme non embellie ; lui, en tant que héros, existant dans la réalité, a et doit avoir ses côtés sombres. Il ne faut pas croire en notre avenir, il faut être lâche, il faut craindre et mépriser la réalité pour détourner le regard des côtés sombres, affirmer que nous n'avons pas de défauts.

La perte d'un peuple commence lorsque celui-ci perd la capacité de regarder la réalité en face ; lorsque les faits de la vie réelle commencent à être remplacés par la fantaisie ; lorsqu'il commence à rêver et à s'endormir. Je me souviens des récits selon lesquels, lorsque les armées et les forteresses turques brandissaient leurs armes devant nous, dans les cafés de Constantinople, des conteurs professionnels endormaient les musulmans avec des nouvelles des victoires remportées par les armées turques. L'oubli de la réalité—le sommeil de la nation—c'est la mort.